

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
RAYMOND SAVIOZ.....	Jean-Jacques Rousseau et Charles Bonnet de Genève 179
D ^r LOTTE	Le monde médical parisien au xvii ^e siècle (<i>suite</i>). 202
A. C.	L'enfant qui attendait la mort..... 219
Capitaine PREOBRAJENSKY.	Réflexions sur la guerre..... 229
JEAN-EDOUARD GOBY.....	L'Égypte contemporaine et la Science géo- graphique 244

CHRONIQUE DES LIVRES

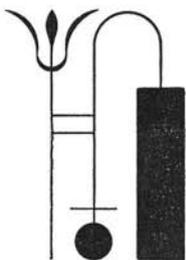
JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



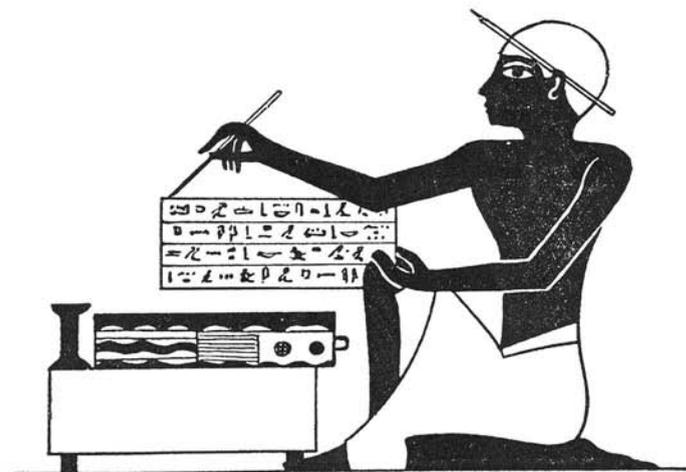
LE SCRIBE



EGYPTIEN

AGENDAS POUR 1944

la plus belle série d'Agendas publiés en Égypte



FABRIQUE : 8-16 RUE SHALDJIAN — LE CAIRE

ADMINISTRATION : 21 RUE SOLIMAN PACHA

TÉLÉPHONES : 47815 - 47404

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET CHARLES BONNET DE GENÈVE.

Si Rousseau n'a pas besoin d'être présenté au public, son compatriote Charles Bonnet, universellement connu au xviii^e siècle, est tombé peu à peu dans l'oubli (1). A part quelques exceptions, seuls les spécialistes de l'histoire des sciences et de la philosophie s'occupent encore de lui. Et pourtant le rôle qu'il a joué, l'influence qu'il continue d'exercer lui mériteraient une considération plus équitable. Sa découverte de la parthénogénèse des pucerons lui valut à l'âge de dix-neuf ans les éloges de Réaumur et de l'Académie des Sciences de Paris, qui lui envoya un an plus tard ses *Lettres de Correspondant*. Dès lors, il entre en relations avec les milieux scientifiques les plus réputés, avec les savants Réaumur, Lalande, Mairan, Lagrange, Euler, Haller, de Geer, l'abbé Spallanzani et tant d'autres, avec des philosophes comme Montesquieu, Fontenelle, Mendelssohn, Cramer, Gaubius. Il est reçu membre des plus célèbres académies. Il a de nombreux disciples à Genève, en France, en Suède, en Hollande, au Danemark, en Allemagne, en Italie. Il compte comme

(1) J'ai indiqué ailleurs (*La Philosophie de Charles Bonnet de Genève*, à paraître bientôt) les raisons de cet oubli.

savant ; et dans la seconde moitié de sa vie, il se révèle psychologue, moraliste, métaphysicien de grand talent. Sa correspondance, ses nombreux manuscrits inédits, conservés en très grande partie à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève et en moins grand nombre à la Bibliothèque Nationale de Paris, en font foi. Mais ces témoignages sont inaccessibles au grand public. Il en est un autre à la portée de tout le monde : ce sont les deux éditions de ses principaux ouvrages parues entre 1779 et 1783. La petite édition comprend dix-huit volumes in-8° ; la grande, huit in-4°, magnifiquement illustrés par des artistes danois de talent. On peut les consulter dans les principales bibliothèques. Il y a, en outre, des traductions de la plupart de ses ouvrages en allemand, en danois, en italien, en anglais et même en russe. Voici la liste des œuvres les plus importantes contenues dans les deux éditions : *Traité d'Insectologie*, *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, *Essai de Psychologie*, *Essai analytique sur les Facultés de l'Ame*, *Considérations sur les Corps organisés*, *Contemplation de la Nature*, *Palingénésie philosophique*. Un ouvrage capital, encore inédit, qui explique lumineusement la vie et la pensée de l'auteur, et qui est à la fois une mine de renseignements sur l'époque, attend des circonstances plus favorables pour être publié (1) ; il est intitulé : *Mémoires sur ma vie, et sur mes écrits en forme de lettres à MM. de Haller, Trembley et de Saussure* ; il ne comprend pas moins de 565 pages manuscrites.

Bonnet est avant tout un homme de science ; c'est par là qu'il a commencé sa carrière, mais une grave maladie d'yeux, provoquée par de longues veilles passées à observer les pucerons et qui le rendit presque aveugle, l'obligea bien jeune à

(1) J'en avais préparé et annoté le texte pour le publier quand la guerre vint suspendre mon projet.

délaisser ses favoris, les insectes. S'il abandonna presque totalement l'observation de la nature extérieure, cependant ses connaissances acquises dans les sciences naturelles contribuèrent beaucoup à la clarté et à la solidité de ses analyses psychologiques et même de ses spéculations métaphysiques. De sorte que son œuvre philosophique apparaît comme un compromis entre la science et la raison. En psychologie, il a substitué l'analyse et l'observation au raisonnement abstrait ; en quoi il est le fécond précurseur de la psychologie expérimentale. Il introduit dans la métaphysique sa fameuse théorie des germes préexistants pour expliquer la résurrection future des corps. Son influence fut immense non seulement sur les savants et philosophes comme les idéologues, Maine de Biran, Tetens, Kant lui-même, Jacobi, les Herbartiens, Lavater, Flournoy, Claparède, pour ne mentionner que quelques-uns des plus célèbres, mais encore sur des hommes de lettres comme Nodier, Ballanche, Joseph de Maistre, M^{me} Récamier et tout le Cénacle de Lyon. Auguste Viatte, dans son remarquable ouvrage *Les sources occultes du romantisme* (Paris, Alcan, 1928), s'exprime ainsi : « Qui mesurera l'influence d'un Charles Bonnet ? et pourquoi, depuis si longtemps, ne l'a-t-on plus approfondie ? Sa popularité subsiste pendant un bon quart du XIX^e siècle. Pieux, mais inaccessible aux rêveries trop exaltées, ce « sage, qui a pénétré si profondément dans les mystères de la nature » (1), possède un immense ascendant, jusqu'auprès de révolutionnaires comme Bonneville, ou, bien plus tard, des fouriéristes (2). Nodier le cite avec Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, Rousseau ; Ballanche déclare le continuer ; Bredin, son ami, le lit avec Confucius, Epictète, Rousseau encore ; « au pied du Jura, note l'écrivain russe Karamzine, nous avons vu Bonnet, et, à Königsberg, Kant, à côté

(1) BONNEVILLE, *Esprit des religions*, I, 24.

(2) PELLARIN, *Notice sur Fourier*, p. IV.

desquels Platon, au point de vue philosophique, n'est qu'un enfant» (1). Les magnétiseurs, qu'il n'aime pas, l'exploitent (2). De son œuvre, ils retiennent la notion d'une chaîne universelle, qui va du moindre végétal, de la pierre brute même, jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'esprit, jusqu'à Dieu. Plusieurs s'attardent à ce qu'il en déduit au sujet de la vie future (3). Sa renommée de savant, sa froideur réfléchie, qui le préservent des engouements inconsidérés, engagent les raisonneurs à ne point rire de lui (4)». L'influence que Bonnet a exercée sur la littérature romantique a été généralement négligée. Auguste Viatte vient de la rappeler à l'attention de la postérité.

*
* * *

L'esquisse précédente du rôle joué par Bonnet dans l'histoire des idées, quoique tracée à grands traits, nous permettra cependant d'évoquer avec plus de netteté l'attitude réciproque de ces deux philosophes genevois, Charles Bonnet et Jean-Jacques Rousseau.

Nés dans la même ville, Rousseau huit ans avant son compatriote, tous deux descendants de familles huguenotes émigrées de France, ils se ressemblent toutefois autant que le lac Léman placide et « toujours le même » ressemble aux torrents impétueux de nos Alpes. Bonnet a passé une partie de son enfance et de sa jeunesse dans la propriété de son père à Thonex, au pied du Salève. Il appartient à deux vieilles familles de magistrats : son père et son aïeul paternel avaient

(1) NODIER, *Mélanges de littérature et de critique*, I, 25 ; II, 389 ; Bredin à Piestre, 1794 ; KARAMZINE, *Voyage en France*, 68.

(2) Corberon à Puységur, 28 déc. 1785.

(3) LAVATER, *Aussichten in die Ewigkeit*.

(4) A. VIATTE, *Ouvrage cité*, I, p. 41.

exercé la magistrature ; son grand-père maternel, Charles Lullin, était syndic de Genève. Ses ascendants directs représentaient donc les tendances aristocratiques et religieuses des patriciens genevois, auxquelles Bonnet lui-même, demeura inébranlablement attaché.

Rousseau était fils d'un horloger de modeste condition. Son père, bien que citoyen de Genève et comme tel membre de l'aristocratie, n'en avait ni l'esprit ni la ferveur traditionaliste ; c'était « un homme de plaisirs, frivole et léger » (1).

Le père de Bonnet se préoccupa de donner à son fils une instruction et une éducation dignes de son rang social. Il lui fit faire des études classiques régulières au collège de la ville d'abord ; mais une surdité précoce exposant l'enfant « sans cesse aux moqueries des polissons de la classe » (2), il l'en retira et lui choisit un maître brillant, le futur pasteur Laget, qui l'instruisit en privé. Ce pédagogue accoutuma le jeune Charles à une discipline intellectuelle sévère, dont les résultats ne se firent pas attendre. En effet, entré quelques années plus tard à l'Académie de Genève pour parfaire ses humanités, Bonnet fut l'élève favori des célèbres professeurs Cramer, Calandrini, et De la Rive. Par goût autant que par tempérament, il était porté vers les sciences ; mais son père désirait qu'il étudiât la jurisprudence pour suivre la carrière de ses ancêtres, la magistrature. Le jeune homme se soumit non sans regret à la volonté paternelle ; il étudia donc le droit et fut gradué en 1743 ; il avait 22 ans. Mais avant le juriste était né le naturaliste. Depuis l'âge de quinze ans, il n'avait cessé d'observer les insectes, dirigé dans cette science par ses professeurs genevois, par Réaumur et par ses lectures. Durant

(1) E. FAGUET, *Rousseau penseur*, éd. Société d'imprimerie et de librairie, Paris 1910, 1 vol. in-8°, 410 pages, p. 3.

(2) C. BONNET, *Mémoires sur ma vie...*, p. 6.

cette même période, ses livres préférés furent *Le Spectacle de la Nature* de l'abbé Pluche, *Le Spectateur anglais*, périodique traitant « des devoirs de la morale et des grandes vérités de la religion », les *Entretiens physiques d'Ariste et d'Eudoxe* du Père Regnault, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, la *Logique* de Port-Royal, la *Théologie physique* de Derham, les *Eléments de la philosophie de Newton* de Voltaire et par-dessus tout les *Mémoires sur les Insectes* de Réaumur. Inutile d'ajouter qu'il ne négligea pas les auteurs classiques latins et français recommandés par ses professeurs. Nous dirions facilement avec nos préjugés modernes d'éducation que de pareilles lectures étaient trop profondes et trop sérieuses pour un adolescent ; nous aurions volontiers substitué de temps à autre quelques romans frivoles aux ouvrages lourds de science et de philosophie. Par notre condescendance, au lieu d'un Charles Bonnet, à l'âme forte, à l'instruction saine, aux convictions solides et salutaires, nous aurions formé un Jean-Jacques flottant, indécis, soumis à toutes les influences.

Car c'est autant à sa première éducation vicieuse et erronée qu'à son tempérament que Rousseau doit les défauts qu'on est unanime à lui attribuer. Sa mère mourut en lui donnant le jour. L'horloger ne se soucia guère de l'instruction de son fils ; il l'abandonna à lui-même. L'enfant passionné de lecture et avide de connaissances « s'instruisait un peu lui-même avec les livres bons et mauvais qui traînaient dans la maison de son père » (1). Sans choix ni direction, ainsi s'écoulèrent les années d'enfance de Jean-Jacques. On croirait entendre Rousseau en lisant ces lignes de Haller à son ami Bonnet : « Vous avez été bienheureux d'avoir eu des conducteurs dans votre jeunesse. Pour moi, orphelin à l'âge de douze ans, j'ai été abandonné à moi-même. Sans conseils, sans directions, on

(1) E. FAGUET, *Rousseau penseur*, p. 3.

n'a eu soin que de mon physique. Désespéré de voir le temps se passer sans que je me formasse pour aucun genre de vie, j'allai voyager à l'âge de quinze ans.» (1) Rousseau commença sa vie vagabonde à seize ans ; on l'avait mis en apprentissage chez un patron graveur ; épris de liberté et peu enclin au métier auquel on le destinait, il s'enfuit. Il est hébergé dans un hospice de Turin, où il abjure sa religion et devient catholique. Laissons à Rousseau raconter son séjour à l'hospice. Son récit, quelque peu arrangé et dramatisé, est cependant assez véridique : « Il y a trente ans que dans une ville d'Italie, un jeune homme expatrié se voyait réduit à la dernière misère. Il était né calviniste ; mais par les suites d'une étourderie, se trouvant fugitif, en pays étranger, sans ressource, il changea de religion pour avoir du pain. Il y avait dans cette ville un hospice pour les prosélytes ; il y fut admis. En l'instruisant sur la controverse, on lui donna des doutes qu'il n'avait pas, et on lui apprit le mal qu'il ignorait : il entendit des dogmes nouveaux, il vit des mœurs encore plus nouvelles ; il les vit, et faillit en être la victime. Il voulut fuir, on l'enferma ; il se plaignit, on le punit de ses plaintes ; à la merci des tyrans, il se vit traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime . . . Il était perdu sans un honnête ecclésiastique qui vint à l'hospice pour quelque affaire, et qu'il trouva le moyen de consulter en secret. L'ecclésiastique était pauvre, et avait besoin de tout le monde ; mais l'opprimé avait encore plus besoin de lui, et il n'hésita pas à favoriser son évasion, au risque de se faire un dangereux ennemi (2).» L'ecclésiastique que Jean-Jacques rencontra à Turin en 1728 à sa sortie de l'hospice est l'abbé Gaime. Plus tard à Annecy un autre digne

(1) Lettre du 22 octobre 1775.

(2) *La Profession de foi du Vicaire savoyard*, éd. G. Beaulavon, Paris, Hachette 1937, Prologue, p. 77.

prêtre, l'abbé Gâtier, deviendra pour un temps son guide et son ami. A part ces deux prêtres, nous ne connaissons guère d'éducateurs de Rousseau que M^{me} de Warens, catholique sincère, mais exaltée, sentimentale, sans autorité. Grâce à son appui, du moins, le jeune homme put s'instruire ; il apprend chez elle la musique et le latin, lit les philosophes ; il est heureux, parce qu'il y a trouvé l'affection qui lui a manqué dans son enfance.

Comme deux jeunes arbres, dont l'un est émondé avec soin, redressé et soutenu par un tuteur, l'autre est abandonné à lui-même, courbé par les vents, infecté de parasites, ainsi Bonnet et Rousseau passèrent leurs jeunes années dans des milieux différents, soumis à des influences différentes : le premier élevé, éduqué, instruit par des parents et des maîtres fidèles et dévoués ; le second, laissé à lui-même dès sa tendre enfance, privé de l'affection dont il avait tant besoin, exposé aux pires influences, sans armes contre les mauvais instincts.

« L'éducation ne crée rien, mais elle met en œuvre ce qui est créé » (1), dira plus tard Bonnet ; si elle « ne forme point le naturel, elle ne le détruit point non plus » (2). Or la nature avait donné à Bonnet et à Rousseau un caractère et un tempérament diamétralement opposés. Bonnet montre dès son enfance une étonnante capacité de travail, un sens inné pour l'observation, un amour exceptionnel à cet âge pour la vérité objective, pour les faits bien constatés, pour l'ordre dans tous les domaines ; il se détourne de toutes frivolités, ne prend part à aucun divertissement : « Il faut que vous ayez une raison bien supérieure à celle qu'on a coutume d'avoir à votre âge, écrit Réaumur à Bonnet âgé de dix-sept ans, pour préférer des plaisirs qui n'en peuvent être que pour l'esprit à tant

(1) *Essai de Psychologie*, chap. LXVII.

(2) *Ibid.*, chap. LXVIII.

d'espèces d'amusements qu'on ne pourrait pas vous reprocher (1).» C'est un jeune homme sérieux, énergique, ardent patriote. A seize ans, il prit les armes pour le Gouvernement légitimement établi et faillit être massacré lors des émeutes de 1737. Il est bien équilibré, vertueux sans ostentation, religieux sans exaltation. Il ne trouvait de vraie joie qu'à la campagne, au milieu de la riche nature, à l'écart du monde : «J'ai presque toujours vécu dans une sorte de retraite, écrira-t-il ; je n'ai au moins jamais vécu dans ce qu'on nomme le grand monde ; mes goûts particuliers, mes circonstances domestiques et surtout ma surdité contrastaient trop avec la vie des gens du monde (2).»

Rousseau, au contraire, est extravagant, dissipé, inconstant. « Dans sa conduite, comme dans ses écrits, dit un critique, Rousseau passe d'un extrême à l'autre ... La moindre impression, le plus petit choc moral suffisent pour lui faire perdre l'équilibre, pour remplacer la douceur par la colère, pour changer l'ange en diable ... Comme tous les déséquilibrés, il était alternativement et sans motif suffisant joyeux et triste, enthousiaste et désespéré. Il ne savait ni se réjouir ni s'attrister avec mesure. Le frein, qui modère les impressions, lui manquait (3).» « Rousseau, dit encore le même critique, est un génie puissant, original ... Mais ce n'est pas un esprit sain, bien équilibré (4).» « C'est un esprit outrancier (5).» Emile Faguet, en général favorable à Jean-Jacques, fait des constatations semblables : «Le caractère de Rousseau, dit-il, fut jusqu'en 1750 celui d'un homme doux,

(1) Lettre du 22 juillet 1738.

(2) *Mémoires sur ma vie...*, p. 4.

(3) Louis PROAL, *La Psychologie de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Alcan 1923, p. 261.

(4) *Ibid.*, p. 250.

(5) *Ibid.*, p. 271.

timide, ombrageux, susceptible, aimable, aimant, voluptueux et sans aucun sens moral ... En sens inverse, ses crimes lui donnèrent partiellement le sens moral. Ses remords lui donnèrent une conscience ... Il a aimé la vertu de tout son regret de ne l'avoir pas pratiquée (1).» Rousseau, tel qu'il nous paraît à la lecture de ses *Confessions*, est un homme qui aurait voulu être vertueux mais sans effort, sincère mais sans qu'il lui en coûte, social mais sans obligation. *Video meliora proboque, deteriora sequor*, dit le poète latin, «je vois le bien que j'ai à faire, mais je fais le mal que je ne voudrais pas». Cette expérience morale de la faiblesse humaine, Rousseau l'a poussée à l'extrême.

*
* *

Deux hommes d'éducation et de formation intellectuelle si différentes, de caractère et de tempérament si opposés, ne pouvaient manquer de s'affronter. Le premier événement qui les mit aux prises fut la publication en 1754 du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, dédié aux citoyens de Genève. Bonnet venait de succéder deux ans auparavant à son maître vénéré Gabriel Cramer au sein du Grand Conseil genevois. Fermement attaché à la Constitution aristocratique et à l'organisation sociale de la petite république il crut de son devoir de réfuter les paradoxes de son compatriote. Dans une *Lettre* signée *Philopolis, citoyen de Genève*, qui fut publiée dans le *Mercure de France* du mois d'octobre 1755, il «signala la contradiction flagrante qui existait entre cette apothéose de la république et cette apothéose bien différente de l'état sauvage qui est le fond du *Discours* lui-même» (2). Voici l'essentiel de son argumenta-

(1) *Rousseau penseur*, p. 20-22.

(2) SAYOUS, *Le XVIII^e siècle à l'étranger*, t. I, p. 248.

tion : « Tout ce qui résulte immédiatement des facultés de l'homme ne doit-il pas être dit résulter de sa nature ? Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'état de société résulte immédiatement des facultés de l'homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre savant auteur que ses propres idées sur l'établissement des sociétés, idées ingénieuses et qu'il a si élégamment exprimées dans la seconde partie de son *Discours*. Si donc l'état de société découle des facultés de l'homme, il est naturel à l'homme. Il serait donc aussi déraisonnable de se plaindre de ce que ces facultés en se développant ont donné naissance à cet état, qu'il le serait de se plaindre de ce que Dieu a donné à l'homme de telles facultés.

« L'homme est tel que l'exigeait la place qu'il devait occuper dans l'univers. Il y fallait apparemment des hommes qui bâtissent des villes, comme il y fallait des castors qui construisaient des cabanes.

« L'homme *sauvage* de M. Rousseau, cet homme qu'il chérit avec tant de complaisance, n'est point du tout l'homme que Dieu a voulu faire ; mais Dieu a fait des Orangs-outangs et des singes qui ne sont pas hommes.

« Quand donc M. Rousseau déclame avec tant de véhémence et d'obstination contre l'état de société, il s'élève, sans y penser, contre la volonté de Celui qui a fait l'homme et qui a ordonné cet état. Les faits sont-ils autre chose que l'expression de sa volonté adorable ?

« Ainsi renonçons pour toujours à la chimérique entreprise de prouver que l'homme serait mieux s'il était autrement : l'abeille qui construit des cellules si régulières voudra-t-elle juger de la façade du Louvre ? Au nom du bon sens et de la raison, prenons l'homme tel qu'il est, avec toutes ses dépendances ; laissons aller le monde comme il va, et soyons sûrs qu'il va aussi bien qu'il pouvait aller. »

En cette même année 1754, où dans son *Discours* il prenait

à partie la société établie, Rousseau était revenu à Genève, y avait abjuré le catholicisme et avait reçu le titre de citoyen de Genève. Aussi son compatriote, en tant que magistrat, lui fait-il de délicates remontrances sur son attitude équivoque : « Il y a lieu, Monsieur, de s'étonner, et je m'en étonnerais davantage, si j'avais moins été appelé à réfléchir sur les sources de la diversité des opinions des hommes, il y a lieu, dis-je, de s'étonner qu'un écrivain qui a si bien connu les avantages d'un bon Gouvernement, et qui les a si bien peints dans sa belle dédicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait si tôt et si parfaitement perdus de vue dans son *Discours*. On fait des efforts inutiles pour se persuader qu'un écrivain qui serait, sans doute, fâché qu'on ne le crût pas judicieux, préférât sérieusement d'aller passer sa vie dans les bois, si sa santé le lui permettait, à vivre au milieu de concitoyens chéris et dignes de l'être. Eût-on jamais présumé qu'un écrivain qui pense, avancerait dans un siècle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme seul une si grande foule d'inconséquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Disc., p. 22.* »

Mais, à part quelques boutades malicieuses, le ton de la lettre est réservé, si réservé que l'auteur manifeste un souci constant de ne pas froisser la susceptibilité de son adversaire ; on peut même lui reprocher une certaine flatterie : « Je fais grand cas du mérite et des talents de M. Rousseau, dit-il au début de la lettre, et je félicite Genève, qui est aussi ma patrie, de le compter parmi les hommes célèbres auxquels elle a donné le jour ». Peut-être craignait-il une réplique de la part du grand écrivain ; on le croirait volontiers en lisant les lignes suivantes : « Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, et qui suis très convaincu que la dispute est de tous les moyens celui qui peut le moins sur ce génie

hardi et indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un raisonnement tout simple. . . » A la fin de sa lettre, on le sent encore plus soucieux de ménager Rousseau : « J'ai parlé à M. Rousseau, écrit-il, avec toute la franchise que la relation de compatriote autorise. J'ai une si grande idée des qualités de son cœur que je n'ai pas songé un instant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour seul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faisant il m'était échappé quelque chose qui pût déplaire à M. Rousseau, je le prie de me le pardonner et d'être persuadé de la pureté de mes intentions. »

Rousseau ne répondit point tout de suite à l'auteur de la lettre signée *Philopolis*. Il se contenta de déclarer dans le numéro suivant du *Mercur*e « qu'il ne pouvait croire que cette lettre fût d'un citoyen de Genève, parce qu'un citoyen de Genève ne se serait pas déguisé ainsi aux yeux de son compatriote ». « Ayant appris apparemment assez longtemps après qui était ce Philopolis dont il se défiait trop, remarque Bonnet, il composa une assez longue réponse à sa très courte lettre, qui n'a été publiée que cette année 1782 (1) dans le tome I de ses *Œuvres posthumes*, p. 244 de l'édition in-8°, de Genève » (2).

Dans sa réponse, Rousseau « ne se défend guère que par des plaisanteries, qui ne détruisent point le principe fondamental dont je parlais, — c'est encore Bonnet qui parle — et qui laissent douter s'il en avait bien saisi toutes les conséquences ». En effet, Bonnet avait relevé dans le *Discours* entre autres paradoxes celui que je viens de citer : « Si la nature nous a destinés à être sains. . . » Mais l'imprimeur,

(1) L'année de publication du tome VIII des *Œuvres de Bonnet*, où est insérée la *Lettre de Philopolis*, éd. in-4°, pp. 331-337.

(2) BONNET, *Œuvres*, éd. in-4°, t. VIII, p. 331, n. 1.

en copiant le texte, avait écrit *saints* au lieu de *sains*, ce qui changeait totalement le sens du paradoxe. Rousseau attribue cette faute à Bonnet lui-même : « Il me semble, Monsieur, réplique-t-il, que vous me censurez bien gravement sur une réflexion qui me paraît très juste, et qui juste ou non n'a point dans mon écrit le sens qu'il vous plaît de lui donner par l'addition d'une seule lettre ... Je vous avoue que si j'avais ainsi confondu la santé avec la sainteté, et que la profession fût vraie, je me croirais très propre à devenir un grand saint moi-même dans l'autre monde ou du moins à me porter toujours bien dans celui-ci. » A quoi Bonnet réplique avec raison : « Mon lecteur présume-t-il que toute cette petite ironie de mon spirituel compatriote porte uniquement sur une faute d'impression que Philopolis n'avait pas même occasionnée? ... Et comment M. Rousseau n'avait-il pas soupçonné cette faute d'impression qui venait si naturellement à l'esprit, plutôt que de supposer que Philopolis avait ajouté une lettre pour se donner le plaisir *de le censurer gravement?* (1) »

C'était une première escarmouche anodine. Rousseau « n'avait pas encore fait le *Contrat social*, si contraire à la stabilité des lois, explique Bonnet, ni ses fameuses *Lettres de la montagne*, qui incendièrent cette patrie qu'il chérissait » (2). Bien que Bonnet n'ait pas repris la plume pour réfuter publiquement les écrits postérieurs de Rousseau, sa correspondance témoigne d'une aversion grandissante pour les idées subversives de son compatriote. Ainsi quand le savant Lalande lui écrit de Paris (30 décembre 1758) : Rousseau « souhaite passionnément de retourner dans sa patrie pour n'en sortir jamais ; mais c'est toujours la cam-

(1) BONNET, *Œuvres*, éd. in-4°, t. VIII, p. 332, n. 1.

(2) E. RITTER, *Bonnet et Rousseau*, in *Étrennes chrétiennes*, p. 192.

pagne qu'il choisira», Bonnet lui répond ironiquement : « Quand on a fait un gros livre pour prouver que l'homme sauvage est plus heureux que l'homme civilisé, il faut n'habiter que les campagnes et jamais les villes. »

En janvier 1761 paraît la *Nouvelle Héloïse*. Les deux amis, Haller et Bonnet, échangent par correspondance leurs impressions. « Valait-il la peine, écrit Bonnet le 10 mars 1681 que ce Diogène quittât son tonneau pour se présenter sous la forme plus ridicule encore d'un petit maître libertin? (1) » De son côté Haller vient de lire la satire anonyme de Voltaire intitulée : *Lettres sur la Nouvelle Héloïse, adressées à M. de Voltaire par le marquis de Ximénès*. « J'ai lu, communique-t-il à son ami, une satire amère contre *Héloïse*. Elle est si virulente qu'elle me réconcilie presque avec votre philosophe à quatre pattes. (2) »

Bonnet laisse parfois échapper une pointe de jalousie à l'égard de son célèbre antagoniste ; à preuve le passage suivant d'une lettre à Haller : « Pour parler sans figure, je ne connais pas d'auteur qui ait moins de logique [que Rousseau]. Il a prouvé à la honte d'un siècle qui pense qu'on peut se faire une réputation brillante à force de paradoxes et d'éloquence. Le Français sera toujours prenable par les oreilles. Toujours l'harmonie du style le séduira ; et quiconque sait phraser est sûr d'être lu et admiré par cette nation amie des frivolités. Si Rousseau avait écrit en Allemagne, on connaîtrait à peine son nom : la bonne logique des Allemands l'aurait tué. (3) » Les œuvres philosophiques de Bonnet eurent un succès retentissant outre-Rhin ; elles ne jouirent pas de la même faveur en France.

Mais c'est autour du *Contrat social* et de l'*Emile* qu'on voit

(1) E. RITTER, *Bonnet et Rousseau*, in *Etrennes chrétiennes*, p. 194.

(2) *Ibid.*, p. 195.

(3) *Ibid.*, p. 193, lettre du 31 janvier 1761.

« se dessiner une espèce d'aréopage, un groupe de juges compétents et sévères : Charles Bonnet, Haller, Tronchin, qui tous trois tenaient par leurs attaches de famille comme par leur cœur et toute leur pensée à l'ancien ordre de choses que les écrits de Rousseau allaient ébranlant » (1). Il est difficile de déterminer la part qui revient à Bonnet dans la condamnation de ces deux ouvrages à Genève. Si nous n'avons pas de document qui démontre sa participation directe aux délibérations qui ont précédé la sentence, il n'est cependant pas douteux qu'il ait été consulté ou au sein du Grand Conseil ou à titre privé. On peut même supposer selon toute vraisemblance qu'il a pris l'initiative de donner un avis défavorable à son ami intime, le Procureur général Tronchin sinon aux autres autorités compétentes. Quoi qu'il en soit, une fois la condamnation prononcée Bonnet ne cache pas sa satisfaction. Le jour même de l'autodafé, 18 juin 1762, il écrit à Haller : « Ce matin, Monsieur, notre Conseil a condamné les deux ouvrages de Rousseau, le *Pacte social* [entendez le *Contrat social*] et *Emile*, à être lacérés et brûlés par la main du bourreau et cette sentence si juste a été aussitôt exécutée ... Je vous ai parlé dans une précédente du *Pacte social*; depuis j'ai parcouru *Emile*; j'y ai trouvé les choses les plus dangereuses, exposées avec l'art le plus malin et les tours les plus artificieux. Je ne sais pourtant si son ignorance en matière de religion n'égale pas sa mauvaise foi. Le caractère moral de cet homme est plus que suspect. Il élève jusqu'aux nues la morale de l'Évangile pour faire plus à son aise main basse sur les prophéties et sur les miracles qu'il met à néant. » (2)

(1) E. RITTER, *Bonnet et Rousseau*, in *Etrennes chrétiennes*, Introd., p. 187-188.

(2) Lettre citée par Alexis FRANÇOIS, *Jean-Jacques et leurs Excellences*, Lausanne, éd. Spes, s.d., 1 vol. in-8°.

Politiquement Genève était divisée en deux grands partis, les conservateurs ou « négatifs », parti aristocrate attaché à la Constitution, et les libéraux ou « représentants », parti bourgeois formé par la masse du peuple, partisan d'une réforme constitutionnelle. La bourgeoisie ombrageuse, dont le ressentiment contre le Gouvernement trop aristocrate était attisé par le *Contrat social*, apprit de très mauvais gré la mesure prise dans le plus grand secret contre Rousseau par le Petit Conseil et approuvée ensuite par le Grand Conseil ; elle réclame avec insistance que l'affaire soit soumise au Conseil Général, vraie voix du peuple et seul souverain, prétend-elle. Mais l'autorité refuse de donner suite à ces « représentations ». De part et d'autre, on s'excite. Le Procureur Tronchin prend la défense du Gouvernement dans ses *Lettres écrites de la campagne*. Les « représentants » revendiquent le pouvoir souverain de l'assemblée du peuple dans leur *Réponse aux Lettres écrites de la campagne*. Sur ces entrefaites, Rousseau publie ses *Lettres écrites de la montagne*, cinglante réplique à la lettre de Tronchin, où il invite les Genevois à s'insurger contre l'autarctie du Petit Conseil. Les événements se précipitent. Il serait déplacé de retracer ici leur déroulement jusqu'à la chute du pouvoir établi et à l'abolition de l'ancienne Constitution que Bonnet avait défendue de tout son talent oratoire dans les nombreux discours qu'il prononça dans ces tragiques circonstances devant le Grand Conseil. Il incrimine Rousseau en particulier d'avoir été l'instigateur de la révolte. Genève jouissait de la paix et de la plus brillante prospérité, dira-t-il devant l'auguste assemblée, « lorsqu'une étincelle allumée par une main qui nous est devenue étrangère, a embrasé notre Patrie d'un feu qui la consume encore ». Cette « main étrangère » est celle de Rousseau et « l'étincelle » ce sont les *Lettres écrites de la montagne* (1). Rousseau venait

(1) BONNET, *Mémoires sur ma vie...*, p. 333.

de résigner l'année précédente (1763) ses droits de bourgeoisie et de cité.

*
* * *

Malgré cette rivalité et ces divergences profondes, les deux philosophes genevois ont des idées communes en matière d'éducation, Bonnet devançant Rousseau de plusieurs années dans l'expression de ces idées. Si les nombreux savants qui se sont occupés de la recherche des sources de Rousseau, ont à peu près épuisé le sujet, aucun d'entre eux ne s'est arrêté suffisamment à l'*Essai de Psychologie*. Il est vrai que « la part qu'il faut faire » aux devanciers de Rousseau « ne se traduit pas le plus souvent par des citations ou des imitations précises » (1). Toutefois, en ce qui concerne Bonnet, on peut fixer assez exactement les limites de cette parenté. Les sujets communs aux deux auteurs sont l'éducation et l'enseignement religieux des enfants. Bonnet a traité ces matières dans les chapitres LXVII à LXXXV de l'*Essai de Psychologie* (1754); chez Rousseau, les analogies avec Bonnet sont éparpillées dans l'*Emile* (1762), mais les plus frappantes relatives à l'enseignement du catéchisme aux enfants apparaissent au livre IV dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Elles n'ont pas échappé à Bonnet lui-même, qui écrit au comte Charles de Bentick, grand admirateur de Rousseau : « Vous savez gré à Rousseau de s'être élevé contre le ridicule procédé de parler de Dieu aux enfants. Huit ans avant qu'*Emile* parût, l'auteur de la *Psychologie* [Bonnet lui-même] avait dit les mêmes choses, et ce me semble, avec plus de précision, dans son chapitre LXXXII de l'*Instruction aux enfants*. Je ne dis pas que Rousseau ait pillé cet auteur : il est trop riche de

(1) BEAULAVON, *Prof. de foi du Vic. savoyard*, Introd., p. 8.

son propre fonds pour piller ; mais je vous invite à relire le chapitre de cet anonyme, et à lui rendre ce que vous donnez à Rousseau (1).» Arrêtons-nous au chapitre mentionné par l'auteur.

« J'ouvre un catéchisme à l'usage des enfants, qu'on dit fait par un habile homme : j'y vois à la tête cette question : qu'est-ce que Dieu ? La réponse est aussi sensée que la demande ; Dieu est un esprit infini et tout parfait, éternel, tout puissant, présent partout. Quoi donc ! un seul de ces attributs suffirait pour absorber le philosophe le plus profond, et vous voulez en faire entrer toute la collection dans la tête d'un enfant ! Sans doute que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? et pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa mémoire ? »

Rousseau exprime la même idée avec plus de véhémence :

« Si j'avais à peindre la stupidité fâcheuse, je peindrais un pédant enseignant le catéchisme à des enfants ; si je voulais rendre un enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant catéchisme (2). »

Revenons au texte de Bonnet :

« Pour moi, continue-t-il, si j'avais à dire ma pensée sur l'instruction des enfants, sujet si important, si rebattu, mais sur lequel on ne saurait rebattre, j'avouerais que tous nos catéchismes me paraissent inutiles ou même nuisibles à cette fin. Je voudrais ne parler de Dieu et de la religion à l'enfant que lorsque sa raison aurait atteint une certaine maturité. »

Rousseau retarde encore davantage la date de cet enseignement :

« Je prévois, dira-t-il, combien de lecteurs seront surpris

(1) E. RITTER, *Bonnet et Rousseau*, dans *Étrennes chrétiennes*, p. 213, lettre du 4 novembre 1763.

(2) BEAULAVON, *Profession...*, p. 73.

de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans il ne savait s'il avait une âme, et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne ; car s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais (1).»

Ils ignorent tous deux que la foi se développe avec l'âge. Il est absolument faux de dire que dès l'éclosion de sa raison l'enfant ne peut pas acquérir une notion de Dieu, de l'âme et des autres vérités de la foi, notion évidemment enfantine à cet âge. Au précepteur de l'enrichir, de la développer, de la faire mûrir en suivant le progrès des connaissances de son disciple.

Ils témoignent de la même incompréhension, quand ils critiquent ironiquement l'enfant qui récite ses prières. Le *Pater*, par exemple, de formule si simple, oserait-on affirmer qu'il dépasse absolument l'intelligence d'un enfant ? Il est bien vrai que tout enfant ne récite pas toujours ses prières en prêtant attention à leur sens. Combien d'adultes sont bien souvent des enfants dans ce cas !

« Quand je vois, s'écrie Bonnet, un enfant joindre les mains à demi, lever vers le ciel des yeux qui ne disent rien, réciter à la hâte d'un ton piteux et d'une voix mal articulée une prière qu'il a apprise avec beaucoup de peine, je ne vois qu'un jeune singe qui répète sa leçon. »

Rousseau renchérit encore :

« Sans doute, dit-il, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si pour l'obtenir il suffit de répéter certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le ciel de sansonnets et de pies, tout aussi bien que d'enfants (2). »

(1) BEAULAVON, *Profession*.

(2) *Ibid.*

Il serait fastidieux de prolonger indéfiniment ce parallèle instructif. Comme il est plus difficile de se procurer le texte de Bonnet, je transcris la fin du chapitre en question en invitant le lecteur à relire la *Profession de foi du Vicaire savoyard* : les analogies entre les deux auteurs lui apparaîtront avec évidence.

« Je voudrais donc n'entretenir d'abord l'enfant que des choses les plus sensibles, que des objets qui s'offriraient à lui tous les jours . . . J'instruirais l'enfant de ses devoirs sans paraître l'en instruire . . . Je les lui ferais goûter en les lui rendant toujours utiles, et en en bannissant avec soin la gêne, le dégoût et le chagrin. La table, le jeu, la promenade seraient l'école où il recevrait ses instructions. Les Fables de La Fontaine l'amuseraient utilement. Je saisiserais toutes les occasions qui s'offriraient naturellement de glisser dans son âme quelque vérité, de développer dans son cœur quelque sentiment. J'exciterais son petit amour-propre par des éloges et des récompenses dispensés à propos et par une émulation bien ménagée. Je le formerais à la réflexion en conversant souvent avec lui et en lui laissant une grande liberté de m'interrompre et de dire tout ce qu'il penserait. Je ferais rencontrer sous ses pas, comme par hasard, une de ces merveilles de la nature dont tous les yeux sont frappés : je lui en développerais peu à peu les particularités les plus curieuses et les plus à sa portée. Je lui ferais désirer de voir d'autres objets de ce genre. Je l'acheminerais ensuite insensiblement à s'enquérir de l'Auteur de ces choses. Je lui ferais chercher, et je chercherais avec lui cet Esprit invisible qui semble nous dire partout. Me voici. J'échaufferais sa curiosité pour cet Etre le plus intéressant de tous les êtres ; et je la satisferais en Le lui faisant connaître surtout par ses attributs moraux. Je m'attacherais à lui rendre Dieu aimable, à imprimer pour Lui dans son cœur le même amour, et s'il était possible un amour plus vif, que celui qu'il ressentirait pour ses parents les plus chers. Je me ferais une

espèce de devoir de ne parler jamais de Dieu qu'avec un air de recueillement et en accompagnant la prononciation de ce Nom auguste de gestes propres à faire sur l'esprit de l'enfant une impression mêlée de joie et de respect. Je lui montrerais ce tendre Père pressé sans cesse du soin de ses créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement et le domicile. Un gâteau d'abeilles, la coque d'un ver à soie, le nid d'un oiseau seraient mes démonstrations. Le ramenant ensuite à lui-même, je lui ferais remarquer le nombre et l'excellence des biens par lesquels Dieu a voulu distinguer l'homme de tous les animaux. Je lui découvrirais enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la bonté divine. Je lui produirais Jésus-Christ sous la relation simple et tout à fait intelligible d'un envoyé, dont la mission a pour objet principal d'annoncer le pardon au pécheur qui se repent et de mettre en évidence la vie et l'immortalité. J'aplanirais à ses yeux la route du salut. Je ferais des Lois du Seigneur un *joug facile et un fardeau léger*. J'accoutumerais le jeune homme à envisager la religion comme ce qui doit égayer toutes ses occupations, assaisonner tous ses plaisirs, embellir autour de lui toute la nature. Je voudrais que cette idée riante, *je serai éternellement heureux*, l'accompagnât partout, qu'elle assistât à son coucher et à son lever ; qu'elle le suivît dans la compagnie et dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourraient s'élever dans son âme. Je ferais souvent retentir à ses oreilles ce chant d'allégresse, *paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes.* »

Cette page sublime, trop littéraire pour être citée en exemple aux éducateurs, rappelle les plus belles périodes de Rousseau. Il a manqué malheureusement aux deux auteurs l'expérience de l'éducation des enfants pour constater que la plupart de leurs principes, aussi nobles qu'ils soient, ne dépassent guère le domaine de l'utopie ; en pratique, ils se révèlent inapplicables ou du moins d'un effet le plus souvent néfaste. Bonnet, qui aurait été sans doute un père excellent,

n'a pas eu d'enfant par suite d'un accident fâcheux survenu à sa femme. Rousseau, qui se pose en pédagogue sententieux, a mis les siens aux « Enfants trouvés » et ne s'est jamais occupé de leur éducation. Combien Pestalozzi, leur compatriote et contemporain, est plus averti et plus pratique en cette science délicate !

Rousseau et Bonnet ont eu leurs partisans et leurs détracteurs. La postérité a immortalisé l'un et négligé l'autre. Le beau langage l'a emporté sur le langage plus modeste mais sans contredit plus vrai et plus précis du savant. Nous n'avons pas à prendre parti. Si l'un représente le bel esprit, l'exubérance de la bourgeoisie genevoise, son antagoniste appartient à la lignée non moins distinguée des savants et philosophes qui ont illustré Genève. A chacun ses qualités, ses mérites et ses défauts.

Raymond SAVIOZ.

LE MONDE MÉDICAL PARISIEN

AU XVII^e SIÈCLE.

(SUITE.)

Jetons maintenant, un coup d'œil sur l'administration interne de la « très salubre Faculté » qui vient de l'accueillir dans son sein.

Elle est constituée par le Corps des Docteurs Régents : ils sont une centaine à cette époque. Son chef est le Doyen : « decanus », élu pour deux ans par ses pairs.

Il préside les examens, administre la Faculté et la représente au Parlement et aux cérémonies officielles (1).

Il est assisté dans sa tâche par le *Censeur* et par l'*Ancien*.

Le Censeur avait été créé en 1598 par le Conseil de la Faculté : il était chargé des relations entre la Faculté de Médecine et les autres Facultés de l'Université : il assistait le Recteur quand il rendait visite à la Faculté. D'abord élu, ce fut à partir de 1675 le Doyen sortant qui devenait censeur de droit.

L'Ancien, *Antiquior magister*, était le plus anciennement

(1) Les insignes du Décanat étaient les clés du sceau de l'Académie et de celui de la Faculté que le Doyen portait suspendues à son cou par une chaîne d'argent.

reçu parmi tous les Docteurs Régents (1). Il était l'objet de la vénération de tous ses collègues et remplaçait le Doyen en cas d'absence. Avec lui il assistait de droit à l'autopsie rituelle du roi de France.

A chaque acte officiel de la Faculté : *obit*, examen, consultation gratuite, procession du Recteur, etc., chacun des Docteurs Régents présents recevait un « jeton de présence », sauf le Doyen et l'Ancien qui en touchaient deux (2).

Les Docteurs Régents étaient divisés en deux classes : les « Jeunes » qui avaient moins de dix ans de grade, et qui siégeaient au « banc des jeunes »... et les « Anciens » qui ayant dépassé ce chiffre siégeaient au banc des « Anciens ». Seuls, les Anciens avaient le droit de présider certains examens, tels les thèses de Vespérie et de Doctorat.

L'élection des professeurs se faisait en même temps que celle du Doyen, en grand cérémonial. Leurs fonctions ne duraient que le même laps de temps : deux ans.

(1) CORLIEU, *L'ancienne Faculté de Médecine*, Paris 1877, donne les précisions suivantes (p. 93) : « L'Ancien jouissait de grands privilèges. A son entrée dans l'École, tous se levaient ; les appariteurs (ou bedeaux) portant leur masse d'argent se portaient à sa rencontre. Pour tous les honoraires, il percevait le double des Docteurs Régents ; absent il était considéré comme présent et avait, comme tel, droit à ses jetons de présence. Dans les Salles Inférieures, il occupait la « petite chaire » à droite de la grande, réservée au Doyen. En l'absence du Doyen, il pouvait, à la demande d'un Docteur, convoquer la Faculté.

(2) Les « jetons de présence » furent jusqu'en 1636 les « méreaux » d'étain fondu qu'utilisait l'Université. Hardouin de Saint-Jacques, doyen de 1636 à 1638, les remplaça par des jetons en argent frappés par la Monnaie et qui sont souvent d'une grande valeur artistique. Ils changeaient avec chaque Doyen qui décidait de leur module. Ils portaient d'un côté les armes de la Faculté : trois cigognes tenant dans leur bec un rameau d'origan, avec en chef, le soleil dardant ses rayons et la devise : *Urbi et orbi salus*. De l'autre côté, les armes du Doyen ou son effigie.

Tous les Docteurs régents étaient également accessibles aux diverses dignités : décanat et professorat. Ils vivaient donc sur un pied de stricte égalité. La Faculté était pour eux comme une seconde famille qu'ils défendaient âprement dans son honneur, ses dignités et prérogatives.

Elle formait vraiment un « corps » animé d'un esprit de haute moralité et de dignité qui rachète nombre de ses erreurs doctrinales et de ses partis pris. On n'y badinait pas avec l'honneur professionnel, comme nous le verrons plus loin.

Nos modernes Facultés ne sont plus que de simples machines gouvernementales, destinées à former des médecins qui sont ensuite lancés dans la circulation après avoir satisfait à un certain nombre d'examens, et qui, leur diplôme obtenu, la quittent sans espoir de retour. En ce temps-là, il n'en était pas de même : le Doyen gardait la haute main sur ses collègues, les soutenait dans leurs différends durant toute leur vie médicale, jouant le rôle d'une sorte de Président du Conseil de l'Ordre. Si la Faculté les protégeait, elle exigeait d'eux, par contre, une stricte probité professionnelle qui ne s'est pas toujours rencontrée plus tard. . .

*
* *

Examinons maintenant les idées médicales qu'elle professe. Elles vont, au milieu du siècle, subir un furieux assaut qui opposera comme toujours les Jeunes, qui sourient aux idées nouvelles, et leurs aînés, qui les combattent désespérément parce qu'il est dur — et bien humain — de renoncer à l'automne de sa vie à tout ce qu'on avait jusque-là considéré comme un intangible dogme.

A l'aube du xvii^e siècle, tout ce qui n'est pas « conforme à la pure et vraie doctrine d'Hippocrate » se voit refuser l'« *imprimatur* ». Du reste, cette « vraie et pure doctrine » n'a plus

grand chose à voir avec les idées professées vingt-trois siècles auparavant par le génial descendant des Asclépiades.

C'est devenu, accommodé au goût du jour, un vaste conglomérat des idées qui se sont succédé depuis cette lointaine époque, en passant par Aristote, Galien et les médecins arabes de la belle période de l'Islamisme, un véritable manteau d'Arlequin. Ce compendium hétérogène a bien du mal à rester debout et n'y parvient qu'à coup d'arguties scolastiques.

À la base se trouve la vieille « Physique » d'Aristote avec ses quatre éléments : l'eau, le feu, la terre et l'air, auxquels correspondent respectivement une « qualité » : le froid, le chaud, le sec et l'humide. L'union variée de ces divers facteurs constitue par son mélange tous les corps de la Nature. C'est cette théorie qui constitue encore l'alpha et l'oméga de la physique et de la chimie.

Si l'anatomie commence à être assez bien connue, la physiologie par contre, science d'observation et d'expérimentation, est encore dans l'enfance. On ignore la circulation du sang, censé se former dans le foie (1).

La découverte de Harvey amènera dans les doctrines médicales la même révolution que plus tard les idées pastoriennes.

La théorie régnante est encore celle des tempéraments de Galien. Le tempérament idéal correspond à l'équilibre parfait entre les quatre qualités aristotéliennes ; c'est le « tempérament tempéré » qui correspond à l'état de santé. Mais cette harmonie est rare — le D^r Knock nous a récemment rappelé ce truisme « qu'un homme bien portant n'est qu'un malade qui s'ignore ». — Quand l'équilibre est rompu, le tempérament devient « intempéré » : c'est l'état maladif.

(1) « Le foye ne lui enverra sang pour son entretien », dit Rabelais (*Tiers Livre*, chap. iv).

De même qu'il y a quatre éléments, quatre qualités, il y a naturellement quatre sortes d'« humeurs » : le *sang*, la *bile* qui tous deux se forment dans le foie, la *pituïte* ou *phlegme* qui émane du cerveau (d'où l'expression « être enrhumé du cerveau ») et enfin l'*atrabile* ou *mélancholie* qu'engendre la rate. A vrai dire personne n'a jamais vu cette dernière, mais Galien affirmant l'avoir aperçue, on tire son chapeau à une si haute autorité et on lui fait confiance. Comme elle *doit* exister, certains malins finiront par la découvrir dans la partie rouge du caillot, qu'elle constituerait.

A ces quatre humeurs correspondent quatre tempéraments selon leur prédominance : le tempérament *sanguin*, le tempérament *bilieux* ou *cholérique*, le tempérament *phlegmatique* ou *lymphatique* et le tempérament *mélancolique* ou *atrabilaire* : c'est celui d'Alceste, l'atrabilaire amoureux. . .

Quand ces humeurs restent en proportion convenable, c'est la santé ; lorsqu'elles pèchent par excès, il y a *pléthore*, un pas de plus enfin, elles s'altèrent et deviennent des humeurs « peccantes » : il y a alors *caco-chymie* ou *maladie*.

Voyons ce que Molière pense de ces théories.

Dans l'*Amour médecin*, il met en scène deux médecins : Macroton et Bahis, dans lesquels deux médecins de la Cour se reconnurent et protestèrent auprès du Roi (1), qui répondit d'après Grimarest : « Les médecins font assez souvent pleurer pour faire rire quelquefois. »

MACROTON. — Les symptômes qu'a votre fille sont indicatifs d'une vapeur fuligineuse qui lui picote les membranes du cerveau. Or, cette vapeur, que nous nommons en grec *atmos* est causée par des humeurs putrides, tenaces et conglutineuses qui sont contenues dans le bas-ventre.

(1) Bahis, c'est Esprit, premier médecin de la Reine Mère ; Macroton, c'est le solennel Guénaut, médecin de la Reine.

BAHIS. — Et, comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

Dans le *Médecin malgré lui*, il se moque de la manie qu'ont les médecins d'émailler leurs propos de citations grecques ou latines :

SGANARELLE. — Je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres médecins nous appelons humeurs peccantes, peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes. D'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies venant à passer du côté gauche où est le foie au côté droit où est le cœur ; il se trouve que le poumon que nous nommons en grec *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin les dites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate. Et, parce que lesdites vapeurs, comprenez bien ce raisonnement, je vous prie, ont une certaine malignité qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs, *ossabundus*, *nequeis*, *nequer*, *potarinum*, *quipsa milus*.

Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

*
* * *

Suivons maintenant notre Docteur au domicile d'un client. L'examen du malade est encore inexistant : toute manœuvre manuelle serait attentatoire à la dignité médicale.

On se contente d'un interrogatoire plus ou moins serré pour asseoir le diagnostic. Les seules choses permises sont l'examen de la langue et du pouls et le « mirage » des urines.

Ce dernier tient une large place dans l'iconographie du temps et les peintres nous montrent complaisamment le

médecin dans cet exercice, mirant attentivement les urines pendant que sa malade le surveille d'un air dolent : le nom de « mire » qu'on leur donnait au Moyen Age vient de cette pratique. On ne se contente pas de les mirer ; on les goûte aussi parfois et c'est ainsi qu'était connue l'*urina mellita* des diabétiques.

Molière a écrit une farce grossière qui n'est pas de sa meilleure veine, *Le médecin volant*, dans laquelle on assiste à une telle scène : (1)

SGANARELLE (*déguisé en médecin*). — Monsieur Gorgibus, y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égotante?... Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

GORGIBUS. — Eh quoi, Monsieur, vous l'avalez ?

SGANARELLE. — Ne vous étonnez pas de cela : les médecins d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne mieux la cause et les suites de la maladie. Mais à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour avoir un bon jugement ; qu'on la fasse encore pisser (2).

Nous verrons plus loin que si le médecin ne dédaignait pas de goûter les urines, il se rattrapait parfois — juste retour des choses d'ici-bas — en prescrivant à son tour à ses malades de l'essence d'urine : c'était le fameux « catholicon », ou essence d'urine, le remède préféré de M^{me} de Sévigné.

Quant au pouls, il n'a jamais été aussi soigneusement palpé qu'au XVII^e siècle : on raffina sur ce thème et l'on en décrivait une vingtaine de types différents.

(1) Cette farce est du reste la traduction d'une farce italienne, l'*Archilino medico volante*, dont Boursault donna aussi une version française.

(2) Continuant sur ce ton, Molière fera prescrire par Sganarelle une potion « pissative » et dire à Gorgibus que « c'est une bien grande pisseuse que sa fille » !

Molière nous montre les deux Diafoirus, père et fils, dissertant sur le pouls d'Argan :

M. DIAFOIRUS (*palpant le pouls d'Argan*). — Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur pour voir si vous porterez un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

THOMAS D. — *Dico* que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte pas bien.

D. — Bon.

TH. D. — Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

D. — Fort bien.

Th. D. — Repoussant.

D. — *Bene*.

Th. D. — Et même un peu capricant.

D. — *Optime*.

Th. D. — Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

Après cet interrogatoire et ces examens, le médecin a établi son diagnostic : il sait à quelle altération humorale attribuer la maladie pour laquelle on le consulte. Il rédige alors une belle ordonnance — en latin naturellement — et en général illisible — c'est ce dernier usage que nous nous efforçons de conserver pieusement comme un vénérable legs du passé...

Le traitement consistera naturellement à débarrasser l'organisme des « humeurs peccantes » en les évacuant. D'où la thérapeutique instituée qui consistera principalement dans les trois propositions qu'a immortalisées Molière :

Saignare

Purgare

Clysterium donare.

Saignare : d'où l'inévitable barbier-chirurgien.

Purgare : d'où le non moins indispensable apothicaire.

Clysterium donare : d'où le garçon-apothicaire, c'est-à-dire dans l'argot médical du temps, le *carabin* (1). Ce dernier terme fera fortune et désignera plus tard les étudiants en médecine.

De son côté Cyrano de Bergerac, parlant du médecin et de ses acolytes, dira plus crûment :

A peine sont-ils entrés dedans la chambre, qu'on tire la langue au médecin, qu'on tourne le c... à l'apothicaire et qu'on tend le bras au barbier.

*
* *

Avant de quitter son malade le médecin était tenu de s'assurer qu'il était en règle avec l'Église. Il lui est en effet interdit de faire plus de trois visites à un malade qui ne se serait pas confessé depuis le début de sa maladie, en vertu d'une Bulle papale de 1566 (2). Il doit se retirer si le malade ne lui présente pas de billet de confession.

*
* *

Quels sont les honoraires perçus? Pour les consultations ordinaires, ils sont généralement d'un écu d'or par visite. Déjà les visites médicales sont « privilégiées » au point de vue juridique (3). Dès que le cas est grave, plusieurs médecins sont appelés en « consultation » et naturellement ils sont rarement du même avis. Je vous ai déjà montré Macroton et Bahis discutant au chevet de Lucinde, avec deux autres

(1) *Carabin*, c'est-à-dire, porte-carabine, allusion facétieuse aux carabiniers que vient de créer le Maréchal de Cossé-Brissac.

(2) Pie V : Bulle de 1566.

(3) L'écu d'or valait environ 12 francs-or.

confrères, Desfonandrès et Tomès (1). Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, une scène analogue se reproduit entre deux médecins qui discutent de sa prétendue folie. C'est une longue discussion entre un « ancien » et un « jeune » qui se montre plein de déférence pour son aîné. Elle est surtout amusante pour la discussion du rituel adopté en pareil cas.

*
* * *

C'est en 1628 qu'Harvey publia les recherches sur la circulation du sang qu'il poursuivait à Londres depuis le début du siècle.

Il faudra bien une cinquantaine d'années pour que ces révolutionnaires nouveautés soient admises à la discussion, puis en fin de compte adoptées, par la Faculté, après avoir été féroce-ment combattues.

En 1664, Fagon, le future archiâtre du Roi, osera le premier aborder ce sujet dans sa première thèse quodlibétaire et conclure par l'affirmative. Les anciens de la Faculté jugèrent « qu'il avait soutenu avec esprit un étrange paradoxe »(2).

Mais certains anciens, tels Gui Patin et Blondel ne désarmeront jamais et continueront jusqu'à la fin de leur vie à mettre dans le même sac Harvey, Renaudot, les adeptes de l'antimoine et du quinquina.

C'est en effet tout un bouleversement dans les théories médicales qui jette à terre la théorie des humeurs et des tempéraments, vieille de tant de siècles. Le foie se trouve dépossédé de ses fonctions millénaires : toute la thérapeutique menace de

(1) Tomès n'est autre que d'Aquin, archiâtre de Louis XIV et Desfonandrès, c'est des Fougerais pour les uns, Gui Patin lui-même pour d'autres...

(2) *An a sanguine impulsus cor salit?* Cf. la thèse de P. Eloy sur *Fagon, archiâtre du Roi*, Paris 1918, p. 12.

s'écrouler. Comment s'étonner dès lors de la résistance désespérée de la Faculté? *Quid de nostra fieret medicina?* s'écrient-ils avec angoisse... Que va-t-il advenir de la médecine?

Par comble de malchance, un malheur ne vient jamais seul. Le « petit Pecquet », comme l'appelle affectueusement M^{me} de Sévigné, vient de bouleverser les derniers retranchements de l'adversaire en décrivant la circulation lymphatique au grand scandale de Riolan, le professeur d'anatomie de la Faculté.

Nous retrouvons l'écho de ces disputes, qui sont le sujet de toutes les conversations des « honnêtes gens » dans « l'arrêt burlesque » de Boileau évidemment inspiré par un médecin de ses amis, Fr. Bernier. En voici quelques considérants :

« Vu par la Cour la requête présentée par les régents, maîtres ès arts, Docteurs et professeurs de l'Université, tant en leurs noms que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de M^e Aristote, ancien professeur Royal en Grec dans le collège du Lycée... contenant que depuis quelques années une inconnue nommée la Raison aurait entrepris de pénétrer par force dans les écoles de ladite université... et se serait mise en état d'en expulser le dit Aristote... et par une procédure nulle de toute nullité aurait attribué au dit cœur la charge de recevoir le chyle, appartenant ci-devant au foye comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir d'y errer, vaquer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant aucun droit ni titre pour faire les dites vexations, que la seule expérience, dont le titre n'a jamais été reçu dans les dites Ecoles... LA COUR ORDONNE au chyle d'aller droit au foye sans plus passer par le cœur et au foye de le recevoir, fait défense au sang d'être plus vagabond, errer et circuler dans le corps sous peine d'être livré et abandonné à la Faculté de Médecine... etc. »

*
* *

Je serai bref sur le costume du médecin. Dans les cérémonies publiques et à l'intérieur de la Faculté, il porte la robe rouge et

le *birretum*, insignes de son grade. En ville il se contente d'un costume moins encombrant : un habit de drap ou de velours avec un jabot et des manchettes de dentelle, et depuis que le Roi a en lancé la mode, il porte perruque. Les anciens restent fidèles à la mouche du feu roi Louis XIII. Les jeunes portent toute leur barbe : « elle fait plus de la moitié du médecin », opine Toinette, bon juge en la matière. Lorsqu'il chemine à pied, il s'appuie sur une bonne canne à bec de corbin ou à pomme d'or : elle ne le quitte pas, même pendant ses consultations.

La saleté des rues de Paris est telle — Boileau nous en donne un aperçu dans ses *Satires* — qu'en général il circule à dos de mulet : « Une bonne mule qui ne soit point trop fantasque et ne le renverse pas dans la boue »... est indispensable à un médecin digne de ce nom.

Suivons-le maintenant « à la cour, à la ville ».

*
* *

La clientèle parisienne du temps peut se diviser en trois catégories : la haute noblesse, qui a pignon sur rue à Paris, mais vit à la cour ;

La noblesse de Robe et la grosse bourgeoisie, qui elles vivent presque toute l'année à Paris et constituent le fond de la clientèle du médecin ;

Les petits bourgeois et les artisans enfin, qui habitent surtout les faubourgs et la banlieue . . .

La haute noblesse vit presque uniquement à Versailles : elle suit le Roi dans ses déplacements, papillonne autour de sa personne, centre de ce factice univers. Elle a ses médecins attitrés, les « médecins de Cour » comme les appelle Gui Patin, non seulement le Roi mais encore chaque membre de la famille royale, comme aussi les grands seigneurs.

Le rôle du médecin de Cour sent toujours un peu la domes-

ticité et certains esprits indépendants y répugnèrent toujours, ne pouvant admettre d'être traités comme des valets par certains imbéciles titrés.

Le Maguet rapporte la réplique suivante du Roi à la Princesse de Conti pleurant la mort de son médecin. « Quel sens y a-t-il à pleurer son médecin ou son domestique ? » A quoi la princesse répondit fièrement : « Ce n'est ni mon médecin ni mon domestique que je pleure, c'est mon ami. »

Ajoutons que si la Princesse pouvait se permettre de répliquer si cavalièrement au Roi, c'est qu'elle était sa fille légitimée, étant née de ses amours avec M^{lle} de la Vallière . . .

Pour réussir à la Cour, il ne suffit plus d'être bon médecin : il y faut encore le tact de l'homme du monde et la souplesse d'échine du bon courtisan. On exigeait beaucoup des médecins à la Cour, et on les payait peu, sauf le premier médecin du Roi l'« archiâtre » qui bénéficiait lui, d'un traitement vraiment . . . royal. Molière nous conte les doléances de Diafoirus père s'épanchant dans le sein d'Argan :

ARGAN (*parlant de Thomas Diafoirus*). — N'est-ce pas votre intention de le pousser à la Cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

DIAFOIRUS. — A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne et pourvu qu'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands c'est que, quand ils viennent à être malades, ils tiennent absolument à ce que leur médecin les guérisse.

La plus haute dignité à laquelle un médecin puisse prétendre est celle d'archiâtre. Le choix du souverain le dispensait même de tout grade universitaire. Il prenait rang parmi les

Grands Officiers de la Couronne, n'obéissait qu'au Roi entre les mains de qui il prêtait serment. Il avait droit au titre de M. le Premier, recevait le brevet de Conseiller d'Etat, et en touchait les émoluments de quarante mille livres par an (1). Sa dignité lui conférait le titre de comte, il en portait la couronne dans ses armoiries et il transmettait à ses descendants une noblesse réelle (2). Lorsqu'il se rendait à la Faculté, il était reçu à la porte par le Doyen, les bacheliers et les bacheliers, même sans être lui-même Docteur de Paris (3).

Dans sa belle étude sur ce sujet, Le Maguet donne les précisions suivantes :

« Nombreux étaient ses autres privilèges. Surintendant du Jardin du Roi et de toutes les eaux minérales de France, il exerçait une véritable et importante juridiction sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie dans tout le royaume. C'était lui qui nommait directement les chirurgiens experts, médecins légistes de l'époque et chaque nomination lui rapportait de beaux et bons profits. A la Cour il trafiquait ouvertement des différentes charges médicales de la Maison du Roi. Il est vrai qu'à cette époque la vénalité des Offices était chose toute naturelle et personne ne songeait à protester contre les abus que cette vénalité entraînait. De plus sa charge lui avait souvent coûté fort cher, et l'on raconte que Vallois acheta en 1652 la charge d'archiâtre, la payant à Mazarin 30.000 écus. Comme cette charge de premier médecin était la seule qui se perdît à la mort du Roi, on conçoit que celui-ci ayant payé fort cher son office, essayait par tous les moyens de rentrer dans ses fonds, craignant sans cesse que la mort du prince ne vînt tarir de si beaux revenus.

Il est vrai que ces prérogatives multiples étaient compensées

(1) Ce qui correspond à 60.000 francs-or.

(2) M. RAYNAUD, *Les médecins au temps de Molière*, Thèse de Lettres, Paris 1862, Didier.

(3) Parmi les archiâtres de Louis XIV, seul Fagon appartenait à la Faculté de Paris. Les quatre autres venaient de Montpellier, la Faculté rivale.

par une sujétion de tous les instants. Il ne pouvait quitter la personne royale ; suivait son maître dans tous ses déplacements ; chaque matin il devait se trouver dans l'antichambre du Roi avec les premières entrées ; il pénétrait dans la chambre pendant que Louis XIV était encore au lit et avant les courtisans, et les courts instants qu'il restait en tête à tête avec le monarque lui permettaient, s'il était habile courtisan, d'obtenir toutes les faveurs qu'il sollicitait.

L'archiâtre devait toujours aussi être présent et en robe de satin au dîner de Sa Majesté, surveillant l'alimentation du prince, au grand mécontentement des courtisans qui protestaient tout haut lorsque le médecin interdisait un mets quelconque à son royal client.»

Au cours de son long règne, Louis XIV n'eut que cinq archiâtres dont le plus connu est le dernier en date : Gui Crescent Fagon qui restera en charge depuis 1693 jusqu'à la mort du Roi, en 1715. Ces archiâtres rédigeaient le *Journal de la Santé du Roi*, précieux document qui nous tient au courant de toutes les indispositions de sa Majesté très Chrétienne et mentionne avec minutie les purgations, médecines, apostèmes, saignées, etc., ordonnées à l'auguste malade. Il ressort de cette lecture que, de 1647 à 1711 date à laquelle le *Journal* s'arrête le Roi ne prit pas moins de deux mille médecines purgatives de précaution ou d'urgence, quelques centaines de clystères, qu'elle absorba plusieurs livres de quinquina. Sa Majesté, ajoute Daremberg, à qui j'emprunte ces précisions, « a été en outre labourée par le fer et par le feu, elle a expérimenté toutes les tablettes, tous les cordiaux, tous les bouillons médicinaux, comme tous les juleps », etc. Il faut dire à la décharge de ses médecins que le Roi était doué d'un appétit formidable. La Princesse Palatine, quoique douée elle-même d'un célèbre coup de fourchette, s'en effrayait : elle raconte l'avoir vu souvent manger « quatre assiettées de soupes diverses, un faisan entier, une perdrix, une grande assiette de

salade, du mouton au jus et à l'ail, deux bonnes tranches de jambon, une assiettée de pâtisseries et encore du fruit et de la confiture.»

Il est évident qu'après de telles agapes, le tube digestif du Roi-Soleil devait fonctionner à plein rendement. Force était donc à l'archiâtre de lui imposer la diète... et quelle diète... « Le Roi voulut bien, écrit Fagon dans le *Journal*, qu'on ne lui servît pour son dîner que des croûtes, un potage au pigeon et trois poulets rôtis.»

Pour une diète ce n'est déjà pas si mal... .

Le Roi n'admettait du reste pas que son médecin appelât « ordonnances » ses prescriptions et on le verra reprendre vivement Chirac, un de ses médecins ordinaires, pour avoir dit « Il faut », en lui parlant.

Outre l'archiâtre, le Service Médical de Sa Majesté comprenait un imposant personnel : un médecin ordinaire, huit médecins par quartier, un médecin-botaniste, un médecin anatomiste, un médecin-mathématicien, quatre médecins spagyristes et soixante-six médecins consultants. Tout ce monde émergeait naturellement au budget (1). Le Roi ne pouvait se dire abandonné du Corps Médical... .

Fagon, avec qui devait s'éteindre la charge d'archiâtre — en effet, Louis XV la supprimera — était orphelin. Elevé par Guy de la Brosse, son grand-oncle, fils d'un médecin ordinaire de Louis XIII et petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV, il était tout naturellement destiné à la Médecine et il y fit une brillante carrière. Successivement médecin de la Dauphine, puis de la Reine, il devint, après la mort de celle-ci, médecin ordinaire du Roi. Il est en outre l'ami et le confident de « la vieille Guénippe, de la Veuve Scarron » comme on appelait

(1) Etat général des officiers de la Maison du Roi, cité par FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois, Les Médecins*, p. 193.

aimablement à Versailles M^{me} de Maintenon, qui vient d'éliminer sa rivale la Montespan.

C'est surtout grâce à l'influence grandissante auprès du vieux roi de son épouse morganatique que Fagon dut sa place. Par contraste avec son prédécesseur d'Aquin, « reître, avare, avide », écrit Saint-Simon, toujours aimable dans ses appréciations, Fagon fut, de l'avis de tous les chroniqueurs, d'un absolu désintéressement, faisant réduire les frais de sa charge et pendant les 22 dernières et pénibles années du monarque, de plus en plus goutteux et malade, sa seule préoccupation restera la santé de son auguste malade. Il lui survivra et s'éteindra tout doucement dans ce Jardin du Roi qu'il contribua à enrichir.

D^r LOTTE.

(à suivre.)

L'ENFANT QUI ATTENDAIT LA MORT.

Je comprenais fort bien pourquoi Giacomo, le petit fleuriste du lac de Genève, avait quitté son canton natal. Vraiment, il n'aurait pu vivre dans ce pays d'Airolo où le voyageur, au sortir du Gothard et de la Suisse vertueuse, découvre soudain sur la déclivité des Alpes une lumière différente de celle qui éclairait l'autre versant, des champs méridionaux bordés de pierres levées, des galeries à colonnes roses et on ne sait quelle arête tranchante qui, dans les lignes du paysage, annonce une vie enivrée. . . C'est à partir de là que les ruisseaux et les chemins commencent à dévaler joyeusement vers l'Italie et qu'on entend sonner le *si*. Parmi les gamins noirs de son pays, Giacomo ne devait pas se sentir à l'aise. Une lointaine aïeule vaudoise lui avait légué des cheveux tirant sur le blond, une expression de pensive et neigeuse nostalgie.

— Vous n'étiez pas bien portant, Giacomo, là-bas ?

— Pas très. D'ailleurs, ici, je trouvais un emploi, vous comprenez. . .

Naturellement, sarcler les vignes ou dresser à force de bras les pierres qui délimitent les champs, ce n'était pas son affaire. Une de ses tantes connaissait un fleuriste à Genève. Elle lui avait écrit, et l'enfant était venu vivre là, dans l'odeur de la mousse et du papier mouillé. En fait, il n'était qu'un petit commis de magasin, qui voyait toute la journée le Salève à

travers une vitrine ornée de lettres d'or. Ici, les gens étaient plus calmes et l'existence, plus commode, mieux réglée.

Je n'ai jamais connu exactement son âge. Commis de magasin, c'était une façon de parler. Bien des clients, après leur premier achat, désignaient la boutique du fleuriste en disant :

— Vous savez, là où il y a ce petit vendeur, vous savez bien. . .

Et ensuite ils disaient :

— J'ai acheté cette plante-là chez Giacomo.

Peut-être était-ce que le fleuriste avait un nom allemand difficile à prononcer. Pourtant, le petit vendeur ne répondait que tout juste aux questions qu'on lui posait.

— Et alors, expliquez-moi, vous vivez seul, ici ? Et où prenez-vous vos repas ?

— A midi, je déjeune chez mon patron.

— Et le soir ? . . .

Je n'ai jamais su non plus comment il mangeait le soir. Une fois, je l'invitai à dîner. Il semblait trouver cela tout à fait naturel. J'appris qu'il avait loué une chambre meublée non loin du magasin, et qu'il possédait, là aussi, une « patronne », laquelle prenait soin de lui, de ses vêtements, même de son hygiène. Ce double patronage abritait Giacomo. Il ne me rendit pas l'invitation, et je n'osai pas la renouveler.

A chacune de nos premières rencontres, j'étais surpris de le trouver un peu plus grand que je ne l'imaginai dans mon souvenir et, je crois, qu'il n'était en réalité. Je pensais à lui en l'appelant « le petit ». Mes relations avec lui avaient ceci d'étrange que je le traitais en ami sans aucune raison. Et, à vrai dire, je n'ai traité comme lui aucun de mes amis. C'était autre chose. Plus tard, j'ai su que beaucoup de gens en avaient usé de même avec lui, venant choisir des fleurs, puis, dans la suite, n'achetant plus rien mais entrant tout de même, simplement pour prendre de ses nouvelles et se trouver un instant devant lui. Il ne se déroba pas mais ne faisait jamais le

moindre geste vers les autres. Sa voix était dénuée de timbre, et je me rappelle qu'il ne fixait jamais son regard pâle sur personne. De temps en temps, quand mes occupations au B.I.T. m'en laissaient le loisir, je quittais Genève avec une sorte de rage. Ces fuites coïncidaient avec les moments où Giacomo, son inertie, le halo d'indifférence où il me semblait baigner, me donnaient le plus d'agacement. Je détestais soudain cette ville neutre, trop polie et trop propre, sans passion, sans crimes, sans autre couleur humaine, sous sa lumière blanche, que le vert-de-gris de ses pierres puritaines. Même l'idéal de paix pour lequel je travaillais avec un enthousiasme théorique me devenait à la longue fastidieux ; j'eusse souhaité un labeur où mon goût du corps à corps se fût mieux assouvi. Mes fugues à Grenoble et à Lyon étaient de franches escapades. Je n'en révélais rien à Giacomo, ni n'osais lui faire part de mes griefs contre la ville qu'il avait élue. Il paraissait l'aimer réellement. Il faut le dire, Giacomo n'était pas malheureux.

Je revenais vers lui comme vers ma pureté retrouvée. Il m'accueillait comme si nous nous fussions quittés la veille. Notre conversation se renouait en deux ou trois phrases. Il n'avait jamais rien de neuf à raconter. Mais il écoutait admirablement. Il se laissait entraîner dans mon récit. Quand je voulais le forcer à prendre parti, il répondait avec un accablement soudain :

— Oui, oui. . .

Il était sujet à des accès de fatigue. C'étaient les seules occasions où son regard vint au-devant de moi, mais un regard alors apeuré, traqué, suppliant. Tout son corps fléchissait. Ses mains se faisaient moites. Un terrible ennui l'étreignait tout d'un coup. Cela se produisait avec la netteté d'une crise, dans le magasin, au café, au bord du lac où nous nous promenions le soir. Il me disait adieu au milieu d'une phrase et s'enfuyait.

Nous n'avions l'un pour l'autre que très peu de réalité. Sa vie secrète ne m'intriguait en aucune façon. Mon plus grand plaisir était de prononcer son nom avec un accent italien aussi juste que possible, et je l'introduisais dans chacun de mes propos. Nous avions dépassé d'emblée tout ce que nous aurions pu nous dire. Le support matériel de notre intimité était voisin du néant. Je connaissais son heure de sortie. Nous marchions l'un près de l'autre en silence. Je lui prêtais parfois des livres qu'il me restituait irrégulièrement. Quand quelque chose l'avait frappé dans une lecture, il me le signalait en des termes d'une grande banalité, mais la justesse singulière de ses impressions me saisissait après coup. Et j'oubliais de lui en reparler ensuite. J'étais furieux de ses négligences. Deux ou trois fois, le connaissant mal, je lui avais fait promettre de m'écrire ou de me fixer rendez-vous. Il n'en fit rien, ne s'excusa même pas et, sans m'avoir fait signe, m'attendit. Je ne lui adressais point de reproches. Il percevait tout de suite mon irritation muette, et son attitude alors signifiait : « Laissez, laissez, cela n'a pas d'importance. Plus tard, vous comprendrez. » Sa résistance était pitoyable et invincible.

Maintenant que je revis toutes ces choses, je suis souvent gagné par le remords. Si j'étais intervenu avec plus d'énergie, peut-être eussé-je enrayé la marche lente et sûre des événements. Était-ce de ma part résignation paresseuse à ce qui me semblait inévitable ? Je regardais le sort de Giacomo s'accomplir jour après jour. Et quelque tendresse que j'éprouvasse pour sa frêle personne, pauvre oiseau volant bas et trop faible pour lutter, je ne pouvais m'empêcher de vénérer au-dessus de lui, avec une sorte d'émotion religieuse, les puissances terribles qui le travaillaient. Il m'en donnait l'impérieux exemple. Lui-même s'abandonnait à ces forces mauvaises. Et maintenant encore, je crois bien que je ne les appelle mauvaises que par convention. Car Giacomo, qui était leur victime, n'avait pour elles que du respect. Il s'y soumettait

non seulement sans récriminer, mais encore sans les mettre un instant en question, avec une sagesse qui ne se formula jamais, pas plus qu'elle ne se démentit, et dont je n'ai pas décidé si elle était au plus bas degré de la passivité stupide ou au faite lumineux de la sérénité volontaire. Je n'ai connu personne qui acceptât son destin comme lui, ni qui en commandât l'acceptation aux autres, avec autant de simplicité et, je puis le dire, avec autant de ferveur. Faut-il chercher là les raisons de l'attraction universelle qu'il exerçait autour de lui? Il tenait à la fois du minéral et du pur esprit. Il savait qu'il n'y avait pas de place pour lui en ce monde des hommes.

Quand je me demande pourquoi il m'a si étrangement aimé, je ne trouve d'explication que dans cette part obscure qu'il a senti que je prenais à sa vie profonde. Parmi les autres, ceux qui ne se détournaient pas de lui par découragement tendaient à lui imposer une attitude. Je sais qu'avec moi il jouissait d'une détente absolue, ne se contraignait pas à être « raisonnable », ne se croyait pas obligé de jouer la comédie des « bonnes résolutions » et de ce qu'on appelle le sérieux... Deux fois seulement nous nous sentîmes gênés l'un devant l'autre. Un soir qu'il toussait un peu plus fort que de coutume — comment ne plus entendre, toutes les fois que j'attends le sommeil, ce petit halètement sec et brave? — je lui conseillai d'aller revoir son médecin.

— Non, pas vous, je vous en prie, me dit-il en continuant à tousser.

Je ne compris pas sur le moment ce qu'il voulait dire, mais comme pris en faute, je rougis violemment et n'ajoutai plus rien. Un autre jour, il murmura en me regardant après un de ces longs silences qui étaient nos meilleures confidences :

— Comme vous avez les joues roses !

Et ce fut lui qui, cette fois, rougit en détournant la tête. J'étais là près de lui, debout au bord du quai, florissant de bonne humeur animale et déjà pressé de me remettre en

mouvement. Ma joie physique m'apparut soudain comme une chose injuste et honteuse. Dès lors, nous ne touchâmes plus à ce qui occupait sans répit ma pensée. Je ne refusai à Giacomo aucune des cigarettes qu'il me demanda. Jamais plus je ne le grondai pour qu'il se couchât de bonne heure. Et nul conseil, nul reproche ne purent plus sortir de ma bouche.

Que de fois j'ai songé à lui avec une intensité telle que je m'identifiais presque à son être ! J'étais ce petit corps sans repos, qui se mouvait dans un rêve de fièvre et de soif, j'étreignais en esprit, avec une affreuse impuissance, cette poitrine ravagée, ces cuisses si maigres et si lasses dans le fond du lit. Quand, le matin, je me levais plus tard que de coutume, je ne manquais jamais de me dire : « Giacomo est au travail depuis une heure déjà ; et il va rester, avant d'avoir le droit de s'asseoir, trois heures encore derrière son comptoir. » Il m'arrivait alors de me précipiter vers lui en toute hâte, bourdonnant de représentations et de sages projets, et m'entraînant à le sermonner : « Il faut absolument que vous partiez d'ici. Il faut vous soigner, commencer une cure sérieuse... Ça ne peut plus continuer ainsi, ce n'est pas possible, mon petit, c'est trop absurde !... » J'entrais. La porte vitrée se refermait sur moi comme le couvercle d'un aquarium. J'entrevois le monde réel à travers des vitres. Giacomo surgissait dans un coin, parmi des rangées de fleurs rares. Il laissait se tourner vers moi, sans surprise, ses yeux ensorcelants, et sa voix lointaine, filtrant à travers les odeurs, refoulait mes discours préparés. Je lui disais :

— Vous avez là de magnifique chrysanthèmes, Giacomo.

C'était tout. Je me rendais à mon travail, à l'utilité duquel j'avais cessé de croire. Pouvait-on réformer le monde à l'aide de circulaires et de statistiques, alors qu'un simple cœur d'enfant malade restait impénétrable ? Ou au contraire importait-il d'organiser d'abord le monde, de manière que

jamais plus personne n'y vécût dans une solitude pareille à celle de mon ami? Pour toujours, Giacomo a mis en moi le doute. Pour découvrir le secret qui peut-être apaiserait mon angoisse, il faudrait que je parcoure à mon tour, après lui et autrement qu'en imagination, toutes les étapes du chemin redoutable où nul n'a pu l'aider.

Il paraissait ne s'intéresser nullement à la politique ni aux événements. Il ne lisait pas les journaux. Une catastrophe minière ayant eu lieu dans le Nord de la France, le B. I. T. reçut un matin, à l'intention des familles des victimes, une souscription assez forte. Grande fut ma surprise en constatant qu'elle émanait de M. Weinberger, le fleuriste, celui-là même chez qui travaillait Giacomo. Je me promis d'en parler à celui-ci. Le gros homme, que je n'avais entrevu qu'à la dérobee, derrière sa caisse enregistreuse et dans le fond d'une arrièreboutique où il arrosait des plantes, m'avait toujours semblé bourru ; je ne savais trop de quel œil il voyait les visites répétées que son employé recevait au magasin. Sa générosité m'étonna. J'appris qu'il était d'un caractère inégal, triste le plus souvent et abattu, puis explosant en des accès de colère auxquels succédaient bientôt des marques de repentir et de bonté. Ce fut un soulagement pour moi. L'idée que mon ami vivait dans la dépendance d'un être bon m'apporta un extraordinaire contentement. J'allai faire une visite semi-officielle de remerciement au fleuriste. Il me dit que Giacomo était aimé de tout le monde dans la maison. . . Ma bonne impression se confirmait, et dès lors je me mis à fréquenter plus familièrement la boutique aux fleurs.

J'y observai une enfant pâlotte qui restait longtemps immobile dans un coin, assise sur une chaise basse au milieu de ses jouets. On l'appelait Chrisbel. C'était la fille du patron. Giacomo m'avait quelquefois parlé d'elle comme on parle d'un personnage de conte de fées. Je sus qu'il l'avait admirablement soignée et veillée jour et nuit au cours d'une fièvre scarlatine.

Surpris de la voir toujours à la maison, je demandai si elle n'allait pas à l'école.

— Non, me répondit Giacomo, on ne peut la laisser sans surveillance. Elle est menacée du côté du cœur. Ils la croient condamnée. Elle ne doit faire aucun mouvement brusque.

Cette atmosphère de maladie m'oppressait. Giacomo murmura :

— Mais elle vivra, elle. Elle guérira.

L'assurance tranquille avec laquelle il avait dit ces derniers mots me frappa.

— Comment le savez-vous? m'écriai-je.

— Regardez-la qui berce sa poupée, me répondit-il simplement.

Il avait vraiment l'air de savoir des choses que les autres ne voyaient pas. Ses yeux froids restaient fixés sans envie sur ceux de la petite fille, qui lui souriait avec ravissement.

Un jour, j'aperçus dans les mains de Chrisbel un gros ballon multicolore, présent fait sans doute par une parente maladroite et qu'on n'avait pas osé dérober tout de suite à l'enfant. Entre le comptoir et le mur, on avait disposé un barrage de cartons et de paniers, de manière à empêcher le ballon de rouler trop loin. La petite le lançait contre la muraille et le rattrapait au vol.

— Pas si haut ! Attention aux vases ! criait continuellement M. Weinberger, qui suivait le jeu avec une appréhension visible.

Chrisbel l'entendait à peine et, de plus en plus animée, poussait, en étreignant contre elle la grosse boule rouge et bleue, de petits cris joyeux. Elle la projeta tout d'un coup avec une telle vigueur que la balle s'en alla frapper le plafond et de là retomba dans la galerie de bois qui, à mi-hauteur, contournait le magasin. Un escalier en colimaçon y conduisait. C'est vers cet escalier que Chrisbel, franchissant d'un bond le fragile rempart qui l'enfermait, se précipita sans rien dire.

— Chrisb...!

Le père, devenu soudainement pâle, n'eut pas le temps d'achever son cri. Déjà Giacomo s'était élancé et, au moment où l'enfant mettait le pied sur la première marche, l'avait saisie sous les bras. Pour ne pas interrompre son mouvement par un arrêt trop sec, il la tint soulevée une seconde dans la direction de l'élan amorti. Puis il la fit doucement tourner et, sans un choc, la reposa sur le sol. Cela s'était fait vite, avec une agilité gracieuse que je ne connaissais pas à mon ami. Il dit alors en riant :

— Tu sais bien qu'il est défendu aux petites filles de monter là-haut !

Et il grimpa à la recherche du ballon. Je le vis qui se penchait pour le ramasser, et l'on perçut aussitôt le bruit léger d'une crevaision.

— Quel malheur ! s'écria-t-il en redescendant. Tu vois, il s'est déchiré, ton ballon.

Il tendait la belle enveloppe dégonflée à l'enfant qui attendait, tête levée. M. Weinberger avait assisté sans mot dire à toute la scène. Je n'oublierai jamais l'expression de gratitude déchirante que prit alors son visage.

Le lendemain, je vis que Chrisbel tenait ouvert sur ses genoux un grand ABC illustré et que Giacomo, entre deux clients, lui apprenait à lire en lui expliquant les images.

C'est vers cette époque que je fis moralement le geste de me laver les mains. J'avais découvert par hasard que Giacomo se reliait à la vie commune de l'humanité, qu'il avait affaire à de braves gens en chair et en os. Vaguement scandalisé de ce que je croyais être de sa part orgueil ou ingratitude, je renonçai à intervenir, et presque à m'inquiéter. Longtemps après, je me suis posé les questions élémentaires. Pourquoi Giacomo ne prenait-il pas soin de lui avec la même vigilance avisée, optimiste, qu'il consacrait à autrui ? Pourquoi M. Weinberger, cet homme paternel, laissait-il s'étioler sous ses yeux une vie dont

il était en somme plus responsable que moi ? Était-il paralysé lui aussi par l'indifférence de Giacomo à l'égard de lui-même, ou son amour aveugle pour Chrisbel le rendait-il insensible à tout le reste ? Peut-être calculait-il obscurément que la tige plus fragile peut profiter de la sève qui se retire du rameau sacrifié ?

La dernière fois que je vis Giacomo, il m'annonça que la petite fille allait mieux. Dieu sait pourquoi je lui demandai à brûle-pourpoint :

— Croyez-vous à la S.D.N. ?

— Mais naturellement oui, me répondit-il avec gravité. J'espère que vous y croyez aussi. Quand Chrisbel sera grande, le monde devra être plus beau.

Ce fut la seule conversation sérieuse que je me souvienne d'avoir eue avec lui. J'acceptai peu après de partir en mission, emportant avec moi l'acte d'espérance de Giacomo. Une lettre de sa logeuse vint m'apprendre à Buenos-Ayres qu'il avait commencé de cracher le sang et que M. Weinberger s'était enfin décidé à l'envoyer à la montagne. Quand je rentrai à Genève, tout était fini. Hier, pour la première fois depuis qu'il n'est plus là, j'ai dû passer devant la vitrine aux lettres d'or. Je n'ai pas voulu voir les fleurs. Des voiles blanches viraient sur le lac.

A. C.

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE.

Depuis le conflit de 1914-1918, vingt-cinq années ont passé et voilà que nous sommes dans la quatrième année de la nouvelle guerre !

L'adversaire principal est le même qu'autrefois : l'Allemagne. Cette fois-ci, elle est plus forte par sa puissance militaire, par les territoires qu'elle possède et par les ressources de ses « alliés ».

L'Allemagne est bien connue comme un pays habile dans l'art de duper : ainsi, au commencement du XIX^e siècle, l'Allemagne a trompé Napoléon qui lui avait défendu après ses défaites de Iéna et d'Auerstadt d'instruire une armée dépassant 30.000 hommes. Avant la guerre de 1914-1918, l'organisation de la plus grande partie de la *landwehr* sous le nom de « garnisons de forteresse » avait constitué aussi une bonne manœuvre pour égarer ses adversaires. Faisant le calcul des forces armées allemandes de première ligne, ni les Français, ni les Russes, ne soupçonnèrent que le Grand État-Major allemand allait utiliser ces bataillons de *landwehr* dans les premiers combats en Prusse Orientale.

Depuis le traité de Versailles, il fut difficile de connaître les chiffres plus ou moins exacts des soldats en service actif en Allemagne. Dès l'hiver de 1935 on savait qu'il y avait

vingt-quatre divisions, sans compter les différentes organisations « militarisées » ; selon d'autres sources, à la fin de 1935, l'Allemagne avait trente-six divisions formées en corps d'armée.

En 1936, le journal militaire russe *La Sentinelle* (de Bruxelles) avait publié les chiffres suivants :

Sturmabteilungen, environ	1.000.000 hommes
Schutzstaffel	200.000
Grenzschutz	300.000
police « militarisée »	120.000
armée active	650.000
Arbeitentruppen	200.000
TOTAL	<u>2.470.000</u> hommes.

Les préparatifs de l'Allemagne étaient évidents, mais les vainqueurs de 1918 ne voulaient rien entendre et l'avertissement d'Hitler, qui dans *Mein Kampf* avait donné le programme de ses prochaines actions, n'avait pas pu guérir les politiciens européens de leur asthénie.

Le monde était averti et l'auteur de ce livre n'a fait que ce qu'il avait annoncé.

Il est curieux qu'en 1937 le journal *La Sentinelle* ait publié un article de « Strategos », intitulé « l'Allemagne fera-t-elle la guerre ? » Dans cette notice, l'auteur, d'après une étude approfondie de la situation générale en Europe, et une analyse des préparatifs militaires allemands, concluait : « l'Allemagne commencera les opérations militaires dans les deux années qui vont venir, car ce n'est que pendant ce délai qu'elle pourra profiter complètement de sa supériorité militaire indiscutable. »

Cette prophétie a été faite en 1937 ; l'Allemagne a commencé la guerre en 1939.

Au moment où « la supériorité militaire indiscutable » de l'Allemagne se montrait à tout le monde, aucune Puissance ne

pouvait opposer à l'Allemagne, armée jusqu'aux dents, ni des forces morales, ni des forces armées suffisantes pour prévenir le nouveau désastre de l'Europe.

*
* * *

Le 30 août 1939, Hitler donna l'ordre aux troupes allemandes de commencer l'offensive et envoya contre la Pologne 70 divisions.

Malgré la résistance héroïque de l'armée polonaise, en quelques dizaines de jours tout était fini. La « victoire » allemande sur la Pologne n'est pas un phénomène extraordinaire, c'est le résultat normal de la supériorité des forces.

Dans quelle situation se trouvait l'armée polonaise au moment de l'agression ? La mobilisation n'était pas achevée encore ; l'armement lourd et la quantité de tanks, d'avions, de troupes motorisées étaient insuffisants. L'armée polonaise n'était pas organisée pour la guerre moderne, tandis que l'armée allemande était pourvue largement de tanks, d'avions, de canons antitanks, d'artillerie lourde et, ce qui devait jouer surtout un rôle essentiel, de divisions blindées spécialement organisées.

Partant de la théorie du *Blitzkrieg*, les Allemands avaient organisé leurs divisions de façon à les rendre plus fortes et plus mobiles que celles de leurs adversaires.

Voici comment le capitaine Liddel Hart caractérise une division allemande : « The division has some 400 machine-guns, light and heavy, and their proportion of two and half pounder antitank guns drawn by a light car, is higher than in the French or any other army. »

Au point de vue purement militaire, la Pologne seule ne pouvait pas résister longtemps à l'armée allemande parce que l'inégalité des forces était trop évidente et que le haut

commandement allemand avait une plus grande expérience de la conduite des grandes offensives.

Après la Pologne vint le tour de la France. Les Allemands, fiers de leur rapide « victoire » en Pologne et espérant obtenir leur revanche, se ruèrent avec confiance sur les anciens champs de bataille.

L'armée française, sapée de l'intérieur par les politiciens, sapée de l'extérieur par la nouvelle méthode de guerre, bloquée sur les routes par des milliers de réfugiés et n'ayant pas une quantité suffisante de tanks et d'avions, a subi le même sort que l'armée polonaise. . .

En langage militaire on appelle ces actions « battre l'adversaire par paquets ».

On peut dire que le haut commandement allemand a tout calculé presque mathématiquement jusqu'à ce moment, mais après cette dernière victoire il a commencé à faire des erreurs politiques et stratégiques.

La première fut l'occupation trop tardive de l'Afrique du Nord. Pourquoi les Allemands ne l'avaient-ils pas occupée immédiatement après la défaite française ? A ce moment la tâche n'était pas très difficile, et l'avantage que les Allemands pouvaient en obtenir était très important.

On sait que le haut commandement allemand avait songé à passer en Moyen Orient par la Turquie ; on peut dire que la réalisation de cette idée présentait peu de difficultés pour l'armée allemande ; ce fut la deuxième erreur.

Enfin, troisième faute et, peut-être, la plus grande, la guerre contre la Russie.

Déjà Frédéric le Grand disait aux Allemands : « De tous nos voisins, la Russie est la plus dangereuse par sa puissance et par sa situation ; entretenez l'amitié de ces barbares. » Bismarck avait bien compris toute l'importance d'une collaboration pacifique avec la Russie ; il avait reconnu ses fautes et il était prêt de donner à la Russie les Dardanelles à condition de

sauvegarder l'indépendance de la Turquie. Von Hindenburg et d'autres militaires et politiciens allemands, après la guerre de 1914-1918, entretenirent des relations amicales avec la Russie soviétique pendant dix ans.

Cette politique a permis aux Allemands de réarmer et d'avoir en quantité abondante les armes défendues par le traité de Versailles. Les Russes avaient profité aussi de la collaboration germano-russe : en 1921, selon une convention secrète dite « d'aide technique réciproque » entre le haut commandement allemand et le grand état-major de l'armée rouge, celle-ci a été instruite sous la direction allemande et selon la technique allemande.

Le général von Seeckt, le colonel Bauer (spécialiste en artillerie) et le colonel Nicolai prirent part aux travaux de réorganisation de l'armée rouge.

A part cela les Allemands avaient construit en Russie un nombre considérable d'arsenaux. En 1923, dans la ville de Troitsk (région d'Orenbourg) fut érigée une grande fabrique de matières explosives, « la fabrique germano-russe du bersol » (le bersol est une substance explosive, découverte par des chimistes russes).

Les anciennes fabriques russes d'armement comme les usines de Poutilov, d'Ijorsrky, d'Armavir, d'Okhtensky, d'Ijevsky et d'autres, ont été mises au point par des spécialistes des usines Krupp.

Ces quelques détails de la collaboration germano-russe sont intéressants, car ils montrent bien comment les Allemands ont eux-mêmes renforcé leur futur adversaire ; d'autre part ceci atteste leur manque de prévoyance.

A l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'entente entre la Russie soviétique et l'Allemagne ne pouvait plus exister parce que l'idée séculaire du « Drang nach Osten » restait toujours assez forte dans l'esprit allemand : voici pourquoi Hugenberg a demandé à Londres un « mandat sur la Russie » ; et une

autre confirmation du *Drang nach Osten* est le *Mein Kampf*.

Faut-il supposer que la guerre contre la Russie soviétique était prévue en Allemagne, mais que pour réussir il fallait en dissimuler les préparatifs pour mieux attaquer la Russie à l'improviste ?

En 1936, l'ambassadeur allemand à Londres, von Ribbentrop, a déclaré dans une interview : « Il est absurde de penser que l'Allemagne prépare la guerre préventive contre la Russie soviétique. L'Allemagne n'a ni les moyens matériels, ni les prétextes psychologiques pour une telle guerre... Nous n'avons pas une quantité suffisante d'armes pour commencer la lutte et la terminer victorieusement... De même, c'est folie de penser que l'Allemagne commencera la guerre au moment où son armée et sa flotte doivent être réorganisées complètement, et l'aviation reconstruite... Enfin l'Allemagne et la Russie n'ont pas de frontières communes.

« Si nous préparions une attaque par surprise contre la Russie, — à quoi nous ne pensons même pas, — nos troupes devraient passer par la Pologne, mais quiconque connaît la situation politique en Europe Orientale sait très bien que la Pologne ne voudrait pas que son territoire servît de champ de bataille... Nous ne nous battons jamais avec la France ou avec la Russie, mais seulement avec ceux qui essaieront de saper notre idéalisme. »

Mais alors, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas, tous ces pays avaient donc voulu miner « l'idéalisme allemand » ?...

En 1936, Hitler a déclaré lui-même à l'assemblée de Nuremberg : « La nation germanique a créé une barrière puissante contre le bolchévisme, il ne passera que sur nos cadavres... »

Sans vouloir déterminer d'une façon trop optimiste les victoires de la Russie, nous voyons que l'Armée rouge passe effectivement sur les cadavres germaniques.

En attaquant la Russie, Hitler a oublié que Charles XII de

Suède a été battu sur la route de Moscou et que l'étoile de Napoléon, le plus grand des génies militaires, a été obscurcie par les fumées de Moscou. . .

Coïncidence curieuse : c'est le 22 juin 1812 que la Grande Armée de Napoléon a franchi le Niemen et entra en Russie sans déclaration de guerre ; et c'est le 22 juin 1941 que l'armée allemande a franchi le Niemen et entra en Russie sans déclaration de guerre.

Napoléon dans la proclamation à ses soldats disait : « La Russie a violé ses serments. Elle ne peut donner aucune explication de son étrange conduite. . . » Hitler a proclamé : « Moscou non seulement a brisé les stipulations de notre traité d'amitié, mais nous a trahis d'une manière ignoble. . . »

Est-ce coïncidence ou imitation ?

Quoi qu'il en soit, Napoléon, en septembre 1812, est arrivé à Moscou. Hitler n'a pu voir que les coupes dorées des églises de Moscou à une distance de 40 kilomètres.

*
* *

La guerre germano-russe a mis en évidence deux sortes de méprises du haut commandement allemand : 1° les idées erronées sur lesquelles était basé le plan de guerre et 2° les erreurs stratégiques dans la conduite des opérations en Russie.

La première de ces idées erronées fut la certitude de l'invincibilité de l'armée allemande, fondée sur des succès foudroyants, résultats de la nouvelle méthode employée en Pologne et en France. Le haut commandement allemand a escompté le même résultat en Russie ; mais il avait perdu de vue que les Russes avaient eu deux ans pour étudier à fond les campagnes de Pologne et de France et en tirer les conclusions nécessaires.

De plus, l'armée rouge, attaquée à l'improviste, n'était pas

obligée d'accepter les premiers combats où elle risquait d'être écrasée, et pouvait se replier jusqu'au moment favorable.

Peut-être le haut commandement allemand espérait rattraper son adversaire en cas de retraite, ce qu'on peut admettre si l'on prend en considération les fameuses « six semaines ».

Mais alors il a perdu de vue que sur un terrain difficile, à travers des espaces trop vastes couverts de forêts et de marécages, les horaires précis ne peuvent plus être observés, surtout si les Russes démolissaient tout après leur passage.

Il est curieux de noter qu'à Smolensk Napoléon avait dit : « avant un mois nous serons à Moscou ; dans six semaines nous aurons la paix »...

Étant convaincu de l'invincibilité de son armée, le haut commandement allemand a sous-estimé la valeur combative de l'armée rouge, prétendant à plusieurs reprises que la guerre russo-finnoise les avait induits en erreur. Les Allemands auraient dû savoir, pourtant, mieux que personne, que les Soviets employèrent alors des troupes de second ordre.

Hitler enfin voulait jouer le rôle de libérateur du peuple russe, mais il se heurta à une guerre nationale.

Toutes ces idées préconçues influèrent sur la préparation et la conduite des premières opérations, et le haut commandement allemand a commis la faute de Napoléon qui « a prévu tout sauf l'hypothèse où il serait surpris par l'hiver en Russie, car son dessein excluait précisément cette hypothèse » (1).

Il est encore trop tôt pour analyser dans leur ensemble les opérations en Russie ; on ne peut que signaler les fautes générales qui ont été commises par le haut commandement allemand.

Il faut noter qu'en Russie il n'y a pas de villes d'importance militaire vitale, c'est-à-dire que la prise de Leningrad ou de

(1) Jacques BAINVILLE, *Napoléon*.

Moscou, ou de Kiev ou de n'importe quelle autre ville, n'oblige pas l'armée rouge à capituler, et n'empêche pas celle-ci de continuer les opérations militaires.

On sait que les Allemands avaient commencé la guerre en Russie par l'offensive intensive. En pareil cas la force armée adverse est l'élément principal ; n'ayant pas la possibilité de l'anéantir, les Allemands s'occupèrent de la conquête du pays, oubliant que, si la force armée est anéantie, la perte du pays s'ensuit de ce fait ; mais inversement, de la conquête du pays ne résulte pas l'anéantissement de la force armée, car celle-ci peut évacuer volontairement le pays pour le reconquérir plus rapidement (Clausevitz).

Dès les premiers jours de guerre en Russie, le haut commandement allemand a lancé ses armées dans trois directions simultanément : Léningrad, Moscou et le Caucase, ce qui a donné l'énorme front de 2.500 kilomètres.

Parmi ces trois objectifs, le plus important était le Caucase dont la prise permettait aux Allemands d'avoir le pétrole de Bakou et en même temps de couper la route par laquelle arrivait en Russie le matériel de l'Amérique et de l'Angleterre.

Mais l'occupation du Caucase ne pouvait pas être réalisée sans celle de Stalingrad qui demandait une opération auxiliaire de grande envergure ; celle-ci ayant échoué, le haut commandement allemand fut obligé de sauver les troupes qui s'étaient enfoncées dans le Caucase jusqu'à Grozny.

Toutes ces fautes sont de caractère stratégique et confirment une fois de plus que les Allemands ne sont pas de bons stratèges, bien qu'ils soient excellents tacticiens.

Il suffit d'indiquer ici que, de deux formes de guerre, les Allemands préfèrent, par leur esprit violent mais borné, l'offensive, dans laquelle ils aiment employer le choc des masses, plutôt que la manœuvre. Le principe prédominant dans la conduite des opérations militaires, c'est d'enfoncer coûte que coûte le front de l'ennemi ; mais dans les guerres modernes

cela est difficile, car la défense est organisée sur une profondeur de plusieurs kilomètres, et l'agresseur risque d'être pris en tenailles ou encerclé.

Voici ce qu'écrivait la *Frankfurter Zeitung* expliquant à ses lecteurs certains insuccès allemands en Russie : « Les troupes allemandes, là où elles percèrent les positions ennemies, ne trouvèrent pas devant elles des terrains libres. L'ennemi battu, resté à l'arrière, formait un cercle et se battait toujours, de sorte que bien souvent le commandant de l'unité se demandait si c'était lui qui était encerclé ou si c'était l'ennemi. »

En lisant les télégrammes de Russie il semble que les Allemands croient qu'en se jetant tête baissée dans la lutte et en frappant d'estoc et de taille, on doit toujours remporter la victoire. Clausevitz, le plus grand théoricien de la guerre, écrivait sur cette manière de lutte : « En procédant ainsi, on marcherait infailliblement à l'anéantissement de ses propres forces et non pas à la destruction de celles de l'ennemi. »

Il faut chercher l'explication de cette « stratégie » dans le caractère allemand et voici pourquoi : du point de vue psychologique, la lutte armée, comme n'importe quelle compétition, n'est autre chose que le choc de deux volontés opposées. Pour gagner la volonté « ne doit pas être entêtée, carrée, brutale. Il lui faut de la souplesse et l'esprit d'adaptation. » (Foch)

Comme le caractère allemand en général ne possède pas ces deux qualités, celles-ci sont absentes aussi dans la conduite des opérations militaires.

L'aperçu général de la guerre en Russie permet dès maintenant de faire la constatation suivante. Elle peut se diviser en deux périodes : pendant la première les Allemands ont commencé et continué la guerre en Russie par l'offensive intensive, et les Russes se trouvaient sur la défensive ; pendant la deuxième période, les Allemands furent obligés

de se mettre sur la défensive, tandis que les Russes passaient à l'offensive, lente mais méthodique.

On se demande pourquoi les adversaires ont échangé leurs rôles. Les Allemands disent que, selon Clausevitz, « de deux formes de guerre la défensive est la plus forte ». C'est vrai, mais pourquoi les Allemands choisirent-ils cette forme après deux ans de guerre ?

La réponse se trouve chez Clausevitz même : « S'il est vrai que la défensive est la plus forte de deux formes de guerre, avec un but négatif, il s'ensuit qu'il ne faut l'employer qu'aussi longtemps qu'on en a besoin, parce qu'on est trop faible, et qu'il faut au contraire l'abandonner aussitôt qu'on devient assez fort pour pouvoir se proposer un but positif. »

Ainsi les Allemands sont devenus faibles, ce qui permet de conclure que les pertes allemandes en hommes sont très grandes, surtout si nous prenons en considération que la nécessité de tenir un énorme front et de protéger les voies de communication exige aussi des forces considérables.

La question des voies de communication est vitale pour le haut commandement allemand ; c'est pourquoi il a décidé, une fois pour toutes, d'abandonner la campagne aux Russes et de tenir les voies de communication ; les directions des opérations militaires du côté russe confirment assez clairement ce principe.

Le bureau d'Information soviétique a publié fin juin 1943 un communiqué qui établit le bilan de la guerre entre la Russie et l'Allemagne. Voici ce bilan :

Les Allemands et leurs alliés ont perdu :	Les Russes ont perdu :
hommes 6.400.000	hommes 4.200.000
canons 56.500	canons 35.000
tanks 42.400	tanks 30.000
avions 13.000	avions 23.000

Les pertes allemandes en hommes sont trop grandes, elles représentent presque la moitié des forces mobilisées en Allemagne pendant la guerre de 1914-1918 (13.250.000 h.).

Ce phénomène découle non seulement de la règle générale que l'assaillant a des pertes toujours plus grandes que le défenseur, mais est le résultat d'une résistance souvent inutile ; quand par exemple, le 3 janvier 1943 la garnison allemande de Véliki-Louki encerclée par les troupes rouges refusa de se rendre et fut exterminée.

L'opiniâtreté du haut commandement allemand de parvenir au but conduisit à l'anéantissement complet de deux armées d'élite à Stalingrad : les 6^{me} et 4^{me} blindées avec 22 divisions et un parc de siège énorme ; de 330.000 hommes que comptaient ces armées au 23 novembre 1942, 91.000 capitulèrent le 1^{er} février. Les autres, soit 239.000 hommes, étaient morts de blessures, de faim ou de froid.

Le commandant Delambre, qui était en Russie, écrivait : « Il faut rendre hommage aux soldats allemands qui résistèrent plus de deux mois, avec une ration de pain de 100 grammes par jour et, pour toute viande, les chevaux de deux divisions de cavalerie roumaine, et cela par un froid de 25°.»

Le général Montgomery a dit : « Je voudrais rendre aux généraux allemands cet hommage, qu'ils sont des soldats remarquables, dont la formation professionnelle est de toute première classe. . . Mes observations m'amènent à cette conclusion que le soldat allemand est un combattant remarquable dont voici les trois caractéristiques principales : 1° bonne technique dans le maniement des armes ; 2° bon coup d'œil pour juger des qualités du terrain et bonne compréhension de son utilisation tactique ; 3° obéissance aveugle.»

Si les troupes rouges s'avancent méthodiquement jusqu'à présent, cela n'indique pas que les armées allemandes soient vaincues.

Le maréchal Chapochnikov a dit : « Les armées allemandes

ont été sérieusement secouées, mais elles n'ont pas fléchi et leur combativité morale et matérielle n'est pas atteinte. Au contraire, nous avons pu nous rendre compte que les jeunes classes allemandes, qui de plus en plus sont engagées dans les batailles de Russie, témoignent d'un fanatisme exacerbé. Elles se composent de jeunes Allemands qui dès l'enfance ont été nourris des théories nationales-socialistes et qui, avec ostentation, suivent aveuglément et avec enthousiasme les voies indiquées par Hitler. »

Ce n'est pas étonnant, car on sait qu'en général chaque Allemand a l'esprit militaire développé au plus haut degré, ce qui facilite l'instruction des troupes ; l'absence d'esprit critique permet à une propagande savamment organisée d'amener l'exaltation et de faire faire n'importe quoi, surtout s'il s'agit de la plus grande Allemagne dont parlait Guillaume II, et qui est actuellement l'objet des rêves de tous les intellectuels du mouvement hitlérien.

Les paroles du maréchal Chapochnikov sont confirmées par les alliés ; en effet, nous lisons dans le *Journal d'Égypte* du 6 septembre 1943, le passage suivant : « Des hauts fonctionnaires des gouvernements britannique et américain croient que la machine de guerre allemande est encore capable non seulement d'une forte défense mais également de contre-attaques en 1944. »

Prenant en considération le caractère allemand, les capacités militaires allemandes et la règle générale que la tension de forces et leur énergie doivent croître d'une part sous la pression du danger et d'autre part en vertu de l'action militaire et surtout des spéculations militaires alliées, on doit supposer que les forces armées allemandes puissent réserver des surprises aux alliés.

Se repliant sous les coups de l'armée rouge les Allemands devront occuper un front plus court solidement fortifié pour passer l'hiver de 1943-1944.

Ce raccourcissement du front permettra de dégager un certain nombre de troupes qui peuvent être envoyées, en cas de besoin, en Europe occidentale contre l'invasion massive, lorsque cette dernière aura lieu.

Mais, jusqu'à présent, les alliés placent leur espérance dans la possibilité d'un effondrement de la résistance allemande, à condition d'intensifier le bombardement aérien avec ou sans la création d'un nouveau front terrestre en Europe occidentale (*New-York Times*).

Le général Henry H. Arnold, commandant de toutes les forces aériennes américaines a déclaré : « J'ai toutes les raisons de croire que nous pouvons détruire les objectifs importants de l'Allemagne par le bombardement aérien. Les communications, les transports, et la production seront tellement disloqués qu'il sera impossible à l'Allemagne de conduire la guerre comme elle le veut maintenant. Sa volonté de combattre sera très réduite et le moral tellement abaissé qu'il sera beaucoup plus facile pour les forces terrestres de faire leur entrée en Allemagne. »

Personne ne doute qu'on peut détruire les objectifs importants par le bombardement aérien, mais selon le principe stratégique, « la destruction de la force armée de l'adversaire constitue toujours et partout le plus efficace et le plus important des buts qu'on puisse se proposer à la guerre ».

On peut détruire les forces armées ennemies seulement par des combats terrestres, sans quoi la guerre peut se prolonger, malgré l'intensification du bombardement aérien.

Sir Archibald Sinclair, ministre de l'Air britannique dans son discours du 15 septembre 1943 a dit : « Les brillantes prouesses du commandement de bombardement dans les batailles de la Ruhr, de Hambourg, de Berlin et les brillants exploits des forces aériennes américaines opérant de l'Angleterre sont en train d'ébranler les fondements de la puissance militaire allemande. Mais la guerre est loin d'être gagnée.

Toutes les ressources industrielles de l'Europe occupée sont à la disposition des Allemands.»

Après les brillantes victoires en Afrique du Nord le contact nécessaire avec les forces ennemies pour les détruire a été perdu ; alors il fallut le rétablir, ce qui amena les alliés à la conquête de la Sicile.

Les combats à venir seront durs et difficiles, car l'ennemi pourra envoyer des renforts sur les points nécessaires plus facilement et plus vite par les chemins de fer que par la mer, et parce qu'il a encore le temps de fortifier les places les plus faibles jusqu'au moment de l'invasion.

M. Elmer Davis, directeur du Bureau d'Information de guerre américain, a parfaitement raison en disant que « nous n'avons couvert qu'une petite partie du chemin à parcourir avant que nos armées puissent ouvrir leur route vers Berlin et vers Tokio. Les mois prochains nous amèneront des victoires. Il faudra que nous en ayons beaucoup avant que la guerre ne soit enfin gagnée. Il se peut très bien que nous ayons même des défaites. Elles aussi doivent avoir leur place dans le tableau».

Voilà comment parlent des hommes qui voient loin, qui dénoncent tout excès d'optimisme insensé, et qui ont la hardiesse de dire la vérité !

Les nations qui ont des hommes pareils peuvent être sûres de leur victoire finale.

Capitaine PREOBRAJENSKY.

L'ÉGYPTE CONTEMPORAINE ET LA SCIENCE GÉOGRAPHIQUE.

Au soir d'une vie tout entière consacrée à l'étude, un des plus grands historiens français du XIX^e siècle, Augustin Thierry, à qui trop de longues et laborieuses veillées passées à déchiffrer palimpsestes et manuscrits avaient coûté la vue, s'exprimait dans les termes suivants :

« Aveugle et souffrant sans espoir, presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science. »

Oui, comme le pensait l'auteur des *Récits des Temps mérovingiens*, le dévouement à la science est grand, le dévouement à la science est noble. Et les travaux scientifiques sont parmi les plus beaux titres de gloire d'une nation. C'est aussi dans le domaine de la recherche scientifique que les liens les plus féconds, les plus durables et les plus indissolubles peuvent se créer et se développer entre les peuples.

C'est pourquoi, en me limitant à une seule discipline, d'ailleurs très vaste et dont les aspects sont multiples, je voudrais exposer brièvement ce que la science géographique

doit à l'Égypte contemporaine. Chemin faisant, j'aurai aussi à noter la contribution de savants français et anglais à une œuvre dont il importe de connaître toute l'ampleur.

*
* *

La géographie, description raisonnée de la surface de la terre, réunit dans une vaste synthèse des éléments empruntés à un grand nombre d'autres sciences. A la base, il y a l'exploration méthodique des régions à étudier, exploration dont la conclusion scientifique est l'établissement de cartes. Ce premier stade franchi, les géographes peuvent se livrer à des études vraiment sûres. Ils ne sont du reste en mesure de travailler commodément que s'ils disposent de ressources bibliographiques ; il leur est très profitable enfin de prendre contact avec leurs collègues étrangers, à l'occasion des grands congrès internationaux.

Ces quelques remarques nous dictent le plan de notre exposé.

Après avoir présenté très brièvement l'histoire des études géographiques en Égypte, pendant l'Antiquité et le Moyen-Âge, nous rappellerons quelques-unes des explorations et des missions scientifiques organisées aux XIX^e et XX^e siècles sous les auspices de l'Égypte. Nous retracerons ensuite, à grands traits, l'histoire de la Société royale de Géographie, en disant aussi quelques mots du concours qui lui est apporté par les autres sociétés savantes du pays. Puis nous ferons ressortir l'importance du XI^e Congrès international de Géographie, tenu au Caire en 1925. Enfin, nous aurons à résumer les principales œuvres des géographes contemporains en Égypte, en rendant, pour terminer, l'hommage exceptionnel qui est dû aux *Monumenta cartographica Africae et Aegypti* de Son Altesse le Prince Youssouf Kamal.

*
* * *

On peut dire que c'est au II^e siècle avant Jésus-Christ que deux savants alexandrins tirèrent la géographie des limbes. Eratosthène, à la suite de mesures effectuées entre Alexandrie et Syène, évalua à 252.000 stades de 185 mètres environ la circonférence terrestre, ce qui est un ordre de grandeur remarquable. Hipparque montra l'étroite corrélation existant entre l'astronomie et la géographie ; il apprit à calculer la longitude des lieux en observant les éclipses de lune et leur latitude en considérant les longueurs d'ombre du gnomon.

L'on a appelé Hérodote « le Père de l'Histoire ». Selon de bons esprits, le surnom de « Père de la Géographie » pourrait revenir à Claude Ptolémée, né à Péluse, ville aujourd'hui disparue mais dont Port-Saïd peut revendiquer la succession. Entre les années 142 et 146 de l'ère chrétienne, Claude Ptolémée publia sa « Grande composition mathématique de l'Astronomie », « la Grande » ou « l'Almageste, dirent les géographes arabes qui la traduisirent. Pendant des siècles, l'Almageste et la « Géographie » qui la compléta constituèrent la charte des connaissances géographiques humaines.

L'œuvre des géographes arabes du Moyen-Âge qui vécurent en Égypte est trop considérable pour que l'on puisse citer tous leurs ouvrages. Un des plus célèbres est l'ouvrage intitulé « les Prairies d'Or », d'al-Massoudi qui parcourut tous les pays musulmans des Indes en Espagne et qui connaissait parfaitement l'Égypte où il mourut en 957. Au XI^e siècle, l'Égypte, qui s'était libérée de la domination de Bagdad, rayonnait comme un foyer de science sous l'impulsion des Fatimides. La Bibliothèque du Caire possédait plus de six mille manuscrits. C'est dans cette ville qu'Ibn Younis avait son observatoire dont il détermina la latitude avec une précision remarquable. Aux XIII^e et XIV^e siècles la *Description de*

l'Égypte d'Aboulféda et celle de Makrizi firent autorité quand elles parurent.

Plus tard et surtout aux xvii^e et xviii^e siècles, la géographie de l'Égypte fut surtout étudiée par les voyageurs étrangers qui parcoururent le pays. L'on peut mentionner, un peu au hasard Monconys, Jean de Thévenot, le Père Vansleb, Lucas, le Père Sicard, Shaw, Norden, Pococke, Niebuhr.

Enfin, les savants français de l'Expédition d'Égypte publièrent ce magnifique monument à la gloire de la Vallée du Nil qu'est *la Description de l'Égypte*, ouvrage dans lequel les mémoires traitant de géographie pure sont nombreux.

Donc, à toutes les époques, les études géographiques furent en honneur en Égypte. Depuis le début du xix^e siècle toutefois, elles connurent une faveur plus grande encore.

Il en a été ainsi parce que les Souverains de la Dynastie régnante ont toujours daigné accordé Leur précieuse protection aux institutions savantes, aux voyageurs, aux érudits, aux chercheurs s'intéressant aux études géographiques. Le Vice-Roi Mohammed Aly organisa plusieurs expéditions scientifiques. Le Khédive Ismaïl Pacha fonda, par un décret en date du 19 mai 1875, la Société khédiviale de Géographie, plus tard Société sultanieh, puis Société royale. Avant de devenir le Souverain de l'Égypte, Sa Majesté le Roi Fouad I^{er} fut Président de la Société qu'Elle ne cessa de combler de Ses bienfaits. De même que Son Auguste Père, Sa Majesté le Roi Farouk I^{er} est le Protecteur éclairé et bienveillant de cette Société.

*
* *

Le Fondateur de la Dynastie régnante organisa plusieurs missions scientifiques. C'est ainsi qu'en 1816 et 1817, Frédéric Caillaud fit deux voyages dans le Désert oriental, put déterminer l'emplacement de plusieurs oasis et dresser

une première carte de la région. Lors des expéditions du Soudan, en 1820, 1821 et 1822, les deux Français Letorzec et Caillaud dressèrent, sur l'ordre du Vice-Roi, la carte du Nil au sud de Wadi-Halfa.

Des expéditions géologiques nombreuses eurent ensuite lieu dans le Sinaï, au voisinage du Golfe d'Akaba, dans le Désert oriental.

En 1839 et 1840, deux expéditions parties de Khartoum explorèrent sous la direction de Selim Bimbachi, assisté du Français d'Arnaud, les régions situées au sud de la capitale du Soudan, jusqu'au 6° degré de latitude nord. Une carte au 300.000° fut même dressée. Bref, les conquêtes politiques du Vice-Roi eurent aussi pour conséquence de faire connaître au monde savant des régions jusque là très mal connues ou même totalement inexplorées.

En 1869, la mission dont fut chargé, par S.A. le Khédive Ismaïl, Samuel Baker, permit d'explorer les régions irriguées par le Nil Blanc jusqu'au 2° degré de latitude nord. De 1874 à 1876, le Kordofan et le Darfour furent visités sous la direction du Général Stone, Chef de l'État-Major de l'Armée égyptienne. Des cartes d'ensemble et de détail furent établies. Des observations astronomiques, météorologiques et hypsométriques furent faites avec le plus grand soin. A la même époque, un autre officier de l'Armée égyptienne, le Colonel Chaillé-Long explora toute la région du Lac Victoria.

A la suite de ces explorations, le Khédive Ismaïl désira que fût dressée une carte générale de l'Afrique. Ce document demeura du reste inédit jusqu'en 1935, époque à laquelle Sa Majesté le Roi Fouad donna l'ordre de le faire graver.

Sous le règne du Khédive Mohamed Tewfik Pacha, il y a surtout lieu de noter les reconnaissances du Colonel Mokhtar Bey dans le Soudan et celles d'Emin Pacha dans la région du Lac Albert. L'Égypte fournit encore une importante contribution en hommes et en argent à l'expédition de

Stanley, dont l'honneur des découvertes doit lui revenir en partie.

Au xx^e siècle, les voyages n'eurent évidemment plus le même caractère qu'autrefois. Il ne s'agit plus maintenant de découvrir de vastes régions encore inconnues mais de visiter en détail des contrées peu explorées. Des voyages de ce genre eurent lieu en grand nombre sous le règne de Sa Majesté le Roi Fouad I^{er}. Citons en particulier ceux du Prince Kemal El-Din Hussein qui ne cessa de parcourir le Désert libyque pour en étudier les parties encore mal connues.

Nous aurons à revenir sur l'œuvre scientifique exceptionnellement importante de Son Altesse le Prince Youssouf Kamal. Il est bon de préciser que Son Altesse effectua aussi d'importants voyages en Afrique, relatés dans un beau volume rédigé en langue arabe.

Nous devons encore parler des études scientifiques des régions désertiques et semi-désertiques accomplies par les fonctionnaires du Département de l'Arpentage. Il y a lieu de citer en particulier les travaux de S. E. Hassan Sadek Pacha et ceux de MM. Ball, Barron, Hume. Un grand nombre de mémoires édités par le Ministère des Finances et intitulés : « la géographie et la géologie du territoire situé entre telle et telle région », constituent autant de monographies d'un grand intérêt pour les géographes.

Enfin, il paraît inutile d'insister auprès de tous ceux qui ont eu l'occasion de voir des cartes éditées par le Département de l'Arpentage, sur le fait que l'Égypte n'a absolument rien à envier à aucun autre pays en matière de cartographie.

*
* *

Depuis bientôt soixante-dix ans, la Société royale de Géographie d'Égypte joue un rôle scientifique qu'il importe de mettre pleinement en lumière. Fondée en 1875, son objectif

essentiel devait être « de favoriser les connaissances et l'exploration de l'Afrique et des pays voisins ». Il s'agissait donc de « mettre en lumière les contrées de l'Afrique encore inexplorées ou peu connues, en s'attachant à la recherche de tous documents propres à faire connaître les progrès des sciences géographiques relatives à l'Afrique, en entreprenant et aidant les voyages d'exploration en Afrique ».

L'article premier des Statuts précisait que « la Société était instituée sur l'initiative et sous les auspices de Son Altesse le Khédivé d'Égypte qui nommait le Président et le Secrétaire général ». Le Fondateur octroya un local à la Société pour y établir son siège et lui fit don d'un premier fonds de deux mille cinq cents ouvrages pour sa bibliothèque.

Dès ses débuts, la Société naissante fut accueillie avec le plus grand enthousiasme par tous les Égyptiens et les membres des colonies étrangères s'intéressant à la géographie. Des personnalités éminentes vinrent faire des communications aux séances de la Société dont les annales gardent des noms comme ceux de Stanley, de Nordenskjöld, de Lesseps, de Mokhtar Bey, de Brugsch Bey et de nombreux autres voyageurs, explorateurs et savants.

Les présidents successifs de la Société remplirent avec beaucoup de distinction le rôle qui leur était dévolu. Mais il n'est pas douteux que le 30 octobre 1915 fut pour la Société le jour faste par excellence puisque c'est ce jour-là que Son Altesse le Prince Fouad daigna en accepter la présidence.

Lorsque Sa Majesté le Roi Fouad monta sur le trône d'Égypte, Elle continua à s'intéresser, avec une rare bienveillance, à la Société ; Elle lui fit don du splendide palais où se trouve son siège actuel ; Elle ne cessa de lui marquer Sa sollicitude en enrichissant sans cesse sa bibliothèque. Dans la section cartographique, l'on peut admirer une précieuse collection de cinq mille cartes, enfermées dans de luxueux emboîtages,

ayant appartenu à Napoléon I^{er} et à l'Impératrice Marie-Louise. C'est encore un don de Sa Majesté le Roi Fouad.

Depuis sa fondation, l'œuvre scientifique de la Société est considérable. Nous avons parlé des communications faites en séances publiques. Il faut mentionner aussi les mémoires publiés dans les bulletins, dont la collection est susceptible de rendre des services uniques aux chercheurs.

La Société a publié de nombreux ouvrages historiques et géographiques. Ces derniers seront énumérés dans une autre partie de cet exposé. L'on notera seulement, pour le moment, que les ouvrages de M. François Charles-Roux, de M. Georges Douin, de M. Edouard Driault, de M. Sammarco ainsi que le très beau *Précis de l'histoire d'Égypte* en quatre volumes par divers historiens et archéologues, sont des publications de la Société.

La bibliothèque est actuellement très riche. Elle renferme la plupart des ouvrages susceptibles d'intéresser la géographie de l'Égypte parus au cours des derniers siècles. Les recherches sont facilitées par des fichiers admirablement tenus.

Le Palais de la Société renferme aussi de très beaux plans en relief de l'Afrique et de l'Égypte. Il est inutile de souligner l'intérêt que présentent ces plans pour l'instruction des étudiants et des élèves des établissements d'enseignement du Caire dont les professeurs peuvent illustrer leurs leçons de façon particulièrement vivante.

Dans une salle du Palais de la Société se trouvent les cartes, gravures et dioramas que la Compagnie du Canal de Suez avait exposés à l'Exposition coloniale de Paris, en 1931.

Au rez-de-chaussée du même palais, se trouve encore le musée d'ethnographie égyptienne et africaine, sans cesse enrichi de documents nouveaux. En visitant ce musée, l'on peut avoir une idée très complète des vêtements, du mobilier, de l'outillage artisanal de l'Égypte et du Soudan.

Nous ne croyons pas devoir insister sur le rôle géographique des autres sociétés savantes du pays mais il est certain que les bulletins de ces sociétés renferment souvent des renseignements susceptibles d'intéresser les géographes. L'on connaît d'autre part les liens étroits existant entre la géographie et la géologie. Il n'est donc pas inutile de préciser que l'Égypte possède un très beau musée de géologie, situé précisément à quelques pas de la Société de Géographie.

*
* *

Pour célébrer avec un éclat particulier le cinquantième de la fondation de la Société royale de Géographie, Sa Majesté le Roi Fouad I^{er} daigna inviter le XI^e Congrès international de Géographie à tenir ses assises au Caire, en avril 1925.

C'est à la fin du XIX^e siècle que les savants du monde entier, s'intéressant à une même discipline, prirent l'habitude de se réunir périodiquement en des congrès internationaux en vue de se mieux connaître et de discuter ensemble des tout derniers progrès accomplis dans leurs pays respectifs. Bien entendu, ces manifestations scientifiques dont l'intérêt ne saurait être trop mis en vedette, sont suspendues pendant les périodes de guerre. Le fait que le Congrès de Géographie du Caire fut le premier tenu après la Guerre de 1914-1919 augmenta encore son importance.

Vingt-neuf nations furent officiellement représentées au Congrès, aux travaux duquel prirent part près de cinq cents personnes appartenant à cent vingt institutions savantes ; à elle seule la délégation française comptait près de cent membres.

La Séance solennelle d'ouverture eut lieu le 1^{er} avril 1925 en présence de Sa Majesté le Roi Fouad. Au cours de plusieurs séances plénières, diverses conférences furent prononcées, en particulier par M. Emmanuel de Margerie qui exposa l'œuvre

scientifique du grand géographe français Franz Schrader, qui venait de mourir et par M. Jacot-Guillermod qui décrit les premières expéditions organisées pour atteindre le Mont-Everest.

D'autre part, les travaux du Congrès furent répartis en cinq sections correspondant aux principales branches de la géographie.

La première section était celle de la Géographie mathématique, de la Géodésie et de la Cartographie. Neuf mémoires y furent présentés dont le plus intéressant parmi ceux consacrés plus spécialement à l'Égypte fut celui du distingué Docteur John Ball sur les récents progrès de l'exploration des Déserts égyptiens.

Seize communications furent lues à la seconde section qui avait à connaître de la Géographie physique. Emmanuel de Martonne rendit compte pour la première fois en public de ce fait, encore bien peu connu aujourd'hui, que quarante millions de kilomètres carrés, soit le quart des terres émergées, échappent au drainage océanique.

Jules Barthoux, l'un des géologues français qui connurent le mieux l'Égypte, présenta un mémoire du plus haut intérêt sur la paléo-géographie du pays. Dans ce mémoire, Barthoux donne quelques renseignements intéressants sur Péluse qu'il n'est pas inutile de compléter en se reportant aux références données par le savant français.

Strabon s'est exprimé dans les termes suivants en parlant de Péluse et de son voisinage :

« Dans l'intervalle des bouches tanitique et pélusiaque, il n'y a, à proprement parler, qu'une suite de lacs et de grands marécages entrecoupés de nombreux villages. Péluse elle-même est tout environnée de marais et de fondrières. »

Diodore de Sicile a parlé de la manière suivante de la même région :

« Du côté du levant de l'Égypte, le pays est protégé en

partie par le Nil, en partie par le désert et par des plaines marécageuses connues sous le nom de *barathres*. Il y a entre la Palestine et l'Égypte, un lac très peu large, d'une profondeur prodigieuse et d'une longueur de deux cents stades environ. Il s'appelle le lac Sirbonis et fait courir au voyageur qui s'en approche des périls imprévus. Son bassin étant étroit comme un ruban et ses bords très larges, il arrive qu'il se recouvre de masses de sable qu'apportent les vents du midi. Ce sable fait disparaître la nappe d'eau et confond son aspect avec celui du sol. Des armées entières ont été englouties par l'ignorance de ce lieu. Ceux qui se trouvent engagés dans ces sables mouvants sont entraînés jusqu'au fond de l'abîme puisque les rives de sable s'enfoncent avec eux.»

L'on comprend dès lors pourquoi l'on a donné son nom à Péluse si l'on sait que, en grec *πηλός* veut dire boue, argile molle.

A la même section enfin, S.E. Hassan Sadek Pacha fit une communication des plus remarquées sur le Sinaï, illustrée de très belles photographies et accompagnée d'une carte détaillée.

Les dix mémoires présentés à la troisième section étaient relatifs à la Géographie biologique et à la Géographie humaine. Le premier de ces mémoires, de Jules Barthoux, certes très technique, était consacré à la toponymie du Désert arabe; il avait l'avantage de fixer des noms changeant autrefois perpétuellement. Dans un autre, M. Victor Mosseri étudiait la fertilité du sol d'Égypte et exposait comment, à l'avenir, il serait possible de l'augmenter encore. Enfin une très intéressante monographie de M. Morcos Sidarous faisait connaître l'oasis El-Baharieh.

Des dix communications présentées à la quatrième section ayant pour objet l'anthropologie et l'ethnographie, nous en retiendrons surtout deux du R. P. Bovier-Lapierre sur les stations préhistoriques d'Hélouan et du Caire.

La cinquième section enfin était celle de l'histoire de la Géographie et de la Géographie historique. Dix-neuf communications y furent présentées.

En particulier, le Commandant Vivienne, bibliothécaire du Service hydrographique de la Marine française, présenta une carte manuscrite de la Basse-Thébaïde qu'il démontra être la minute d'un document analogue gravé illustrant une lettre du Père Sicard relatant son voyage aux monastères Saint-Antoine et Saint-Paul en 1716.

Le R. P. Mallon exposa quelles étaient ses idées sur la Géographie de l'Exode. C'est une question qui, au cours des siècles, a été des plus controversées que celle de savoir où les Hébreux fuyant l'Égypte pour gagner le Sinaï passèrent la mer Rouge. Dans son mémoire, le R. P. Mallon, utilisant du reste les travaux de M. Bourdon, estime que les Hébreux passèrent très peu au sud de l'actuel Petit Lac Amer, le Golfe de Suez étant beaucoup plus profond que de nos jours.

Enfin, M. Charles de la Roncière soutint pour la première fois en public la thèse qu'une certaine mappemonde conservée à la Bibliothèque nationale de Paris avait été l'œuvre de Christophe Colomb.

Ainsi les questions traitées au cours du Congrès de Géographie du Caire furent nombreuses et variées et il ne fallut pas moins de cinq volumes pour permettre de conserver un souvenir précis de ses travaux.

*
* *

Il ne saurait être question de rendre compte ici, même sommairement de toutes les œuvres géographiques qui parurent en Égypte au cours des vingt-cinq dernières années seulement et enrichirent la science ou fournirent des matériaux aux chercheurs de l'avenir.

Il convient de citer en premier lieu la collection des *Mémoires* publiés sous les auspices de Sa Majesté le Roi Fouad par la Société royale de Géographie.

Plusieurs de ces mémoires, dont tous ne sont pas encore terminés, sont dus à la plume de l'illustre érudit qu'est Son Altesse le Prince Omar Toussoun et sont consacrés à la géographie de l'Égypte à l'époque arabe. On y trouve une remarquable série de cartes donnant l'emplacement des villes du Delta ainsi que l'évolution des provinces de l'Égypte au cours des siècles suivant la conquête arabe. Il y a du reste lieu de préciser que Son Altesse le Prince Omar Toussoun est également l'auteur d'autres mémoires présentés à l'Institut d'Égypte sur les anciennes branches du Nil et sur l'histoire du fleuve national de l'Égypte. Ces mémoires contiennent des cartes extrêmement précises sur les variations des branches du Nil. Sans doute la question de l'emplacement des anciennes branches du Nil n'était pas nouvelle lorsque Son Altesse le Prince Omar Toussoun décida de la traiter. Dans la *Description de l'Égypte*, Dubois-Aymé y a consacré un mémoire bien documenté accompagné d'une carte assez précise. Mais combien plus nettes sont les cartes dressées sous la direction du Prince qui a utilisé les recherches et les renseignements les plus récents.

D'autres mémoires sont consacrés au Désert oriental égyptien, à la ville et à l'Isthme de Suez.

Le mémoire de M. Jean Raimondi, ancien Ingénieur-en-Chef des Ponts des Chemins de fer égyptiens, « Le désert oriental égyptien : du Nil à la mer Rouge », est surtout économique et technique. On y trouve des renseignements très précis sur le projet de chemin de fer entre Keneh et Kosseir.

Le Port de Suez, de M. Gaston Jondet, ancien Ingénieur-en-Chef des Travaux maritimes d'Égypte, est une excellente monographie de la ville qui a donné son nom au canal sur

les bords duquel nous vivons. On y trouve aussi une étude sur l'ouverture des carrières de l'Attaka.

Il est hors de doute que c'est dans l'ouvrage de M. Bourdon *Anciens Canaux, anciens sites et ports de Suez* qu'éclate l'érudition la plus complète et la plus sûre. Après avoir cité les divers auteurs anciens qui ont mentionné le canal de navigation unissant le Nil et la mer Rouge, après avoir considéré les textes épigraphiques des stèles jalonnant le parcours du canal, M. Bourdon entreprend une étude critique serrée de ces divers documents en vue de situer l'emplacement des lieux antiques. Il décrit d'autre part minutieusement une région qu'il connaît à merveille. Il a pu déterminer ainsi de manière très précise l'emplacement du Canal des Anciens et celui des pistes d'autrefois.

Deux autres ouvrages traitent de sujets plus généraux ; tous les deux sont présentés avec beaucoup de luxe ; ce sont : *La découverte de l'Afrique au Moyen-Age*, de M. Charles de la Rocnière et *La mer Rouge, l' Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, de M. Albert Kammerer.

Dans le premier tome de son mémoire, M. Charles de la Rocnière commence par exposer les vicissitudes de la cartographie médiévale. Les conceptions géographiques du Haut Moyen-Âge étaient pour le moins singulières et les cartographes de l'époque n'hésitaient pas à dessiner sur leurs mappemondes des monstres aux caractéristiques vraiment curieuses : c'étaient les Scinopodes unijambes, d'une vitesse étonnante, qui s'ombrageaient avec la plante de leur pied ; les Blemmyes dont la bouche et les yeux occupaient le milieu du corps ; les Parvini qui avaient deux paires d'yeux ; les Agriophages, nourris de la chair des panthères et des lions ; les Troglodytes qui capturaient les fauves en leur sautant sur le dos ; les Egipans qui, la nuit, faisaient retentir l'Atlas du bruit de leurs cymbales et de leurs tambourins.

C'est grâce aux astronomes arabes qu'aux *xiv^e* et *xv^e* siècles,

les savants européens purent se familiariser avec une science géographique un peu moins fantaisiste.

D'autre part, les Grandes Découvertes allaient être rendues possibles grâce à « la Pierre qui hume le fer », comme les Chinois qui l'inventèrent appelaient la boussole.

M. Charles de la Roncière nous explique quels sont les mobiles des expéditions à l'intérieur du Continent : le plus souvent c'était le désir d'y trouver de l'or.

Il y avait d'abord le pays du Prêtre-Jean. Ce fabuleux personnage vivait, disait-on, dans un palais de cristal et de porphyre. Il était servi sur une table d'or et d'améthyste aux colonnettes d'ivoire. Le pays du Prêtre-Jean était celui des épices que des serpents gardaient jalousement ; on y trouvait la Fontaine de Jouvence et même, disaient certains, l'une des portes du Paradis terrestre. Il n'est pas étonnant que de tels récits aient engagé des esprits aventureux à se rendre compte par eux-mêmes de leur degré de vérité.

D'autres voyageurs, comme le Toulousain Anselme d'Isalguier, traversèrent le Sahara et arrivèrent jusqu'au Niger. M. de la Roncière établit encore que le Florentin Benedetto Dei parvint à Tombouctou en 1470.

Le second tome de *La découverte de l'Afrique au Moyen-Âge* est consacré au périple du Continent. L'auteur nous conte en détail les aventures du Normand Jean de Bethencourt qui se tailla un royaume aux Canaries au début du xv^e siècle. Il passe ensuite au récit de la vie et de l'œuvre de l'Infant Henri le Navigateur qui avait le désintéressement d'un savant et l'austérité d'un saint. Puis nous sont narrées l'expédition de Bartholomeu Dias qui, en 1488, découvrit le Cap de Bonne-Espérance et celle de Vasco de Gama qui, de 1497 à 1499 réussit le périple complet de l'Afrique.

Le premier tome de l'ouvrage de M. Albert Kammerer est consacré aux pays de la mer Erythrée jusqu'à la fin du Moyen

Âge. On y trouve, en dehors d'études purement géographiques très complètes, le récit de certaines expéditions mémorables comme celles de ce préfet d'Auguste, Aelius Gallus, ami de Strabon, qui conduisit en Arabie une campagne malheureuse, et celle de Renaud de Chatillon dans la mer Rouge au XII^e siècle.

Le second tome est intitulé : *Les guerres du poivre, les Portugais dans la mer Rouge et en Abyssinie* ; il est divisé en deux parties, l'une consacrée à l'histoire, l'autre à l'histoire de la géographie. Il est illustré par la reproduction d'un très grand nombre de mappemondes et de cartes diverses accompagnées de commentaires d'une érudition consommée.

*
* *

En dehors des mémoires dont je viens de parler, en dehors des ouvrages historiques mentionnés précédemment, la Société de géographie a publié encore d'autres ouvrages absolument indispensables aux chercheurs.

La bibliographie géographique de l'Égypte, publiée en 1928 et 1929 sous la direction de M. Henri Lorin, renferme près de dix mille références méthodiquement classées accompagnées d'index. Cette bibliographie est constamment tenue à jour suivant le même plan, sur les fiches de la Société royale de Géographie.

Le dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques, de M. Henri Gauthier, ne comporte pas moins de sept volumes parus de 1925 à 1931. Les hiéroglyphes sont accompagnés de leur transposition en caractères latins, de sorte que l'utilisation du dictionnaire est possible même par les non égyptologues.

*
* *

Au cours de cet exposé, nous avons eu à louer un certain nombre d'ouvrages publiés en Égypte au cours des vingt-cinq dernières années. Il n'en reste pas moins vrai que ce sont les *Monumenta cartographica Africae et Aegypti* de Son Altesse le Prince Youssouf Kamal qui constituent le joyau de la production géographique égyptienne. Aussi bien, à notre connaissance, il n'existe rien de comparable, dans le monde entier.

Au cours de communications que le Prince fit en 1935 à la Société royale de Géographie, et dont le texte a été imprimé depuis, l'auteur des *Monumenta* cita cette pensée de Tolstoï : « Nul ne peut travailler honnêtement pour lui-même sans travailler utilement pour tout le monde. » C'est pénétré d'une telle idée, dont la noblesse ne saurait échapper à personne, que Son Altesse le Prince Youssouf Kamal conçut le projet, il y a une vingtaine d'années, de mettre à la disposition des chercheurs les documents cartographiques et géographiques concernant l'Égypte et l'Afrique alors épars dans toutes les grandes bibliothèques des divers pays.

Sans doute, il existait bien des ouvrages spécialisés contenant des reproductions de cartes anciennes de l'Afrique comme *La Géographie du Moyen-Âge* de Lelewel, parue en 1857 à Bruxelles, comme les *Atlas* de Nordenskjöld datant de la fin du XIX^e siècle, comme *Les plus anciennes Mappemondes* de Konrad Miller. Mais ces ouvrages étaient déjà assez anciens ; ils étaient fort incomplets en ce qui concerne la géographie de l'Afrique et de l'Égypte.

Ne pouvant trouver, pour reprendre les propres termes de l'auteur des *Monumenta*, « un ouvrage sur la géographie et sur la cartographie historique du Continent africain, dans lequel l'on pourrait suivre et le cours de l'évolution des

connaissances sur ce continent depuis leurs sources les plus anciennes, et l'historique des découvertes depuis les toutes premières», le Prince désira en composer un « qui illuminerait de façon large, satisfaisante et suivie, et la géographie historique et la cartographie du Continent africain ».

Les *Monumenta* contiennent la reproduction de toutes les cartes anciennes relatives à l'Égypte et à l'Afrique dont les originaux, parfois uniques, se trouvent dans les manuscrits du Vatican, des couvents du Mont Athos, des Bibliothèques nationales de Paris, de Londres ou des autres grandes capitales.

Ils renferment aussi la reproduction de tous les textes anciens pouvant présenter un intérêt quelconque pour les études géographiques dans leur langue originale. Ces documents sont accompagnés de leur traduction en français et sont par cela même accessibles à ceux qui ignorent les langues anciennes.

En 1935, dans l'esprit de l'auteur, les *Monumenta* devaient comprendre environ vingt volumes. La parution a commencé en 1926 ; elle a naturellement été interrompue par la guerre, l'impression étant faite à Leyde, en Hollande. Il est indispensable d'avoir eu entre les mains ces magnifiques albums de très grand format, imprimés avec un soin sans pareil, pour se rendre compte de leur intérêt scientifique ainsi que de leur beauté et de leur réussite technique.

Les fascicules sont groupés en quatre tomes ; le premier est consacré aux documents antérieurs à l'époque de Claude Ptolémée ; le second reproduit les cartes et documents de l'époque gréco-romaine ; le troisième a pour but de faire connaître l'époque arabe ; le quatrième enfin est consacré aux portulans et aux documents postérieurs.

Son Altesse le Prince Youssouf Kamal a tenu à se montrer généreux mécène en même temps que grand érudit. Les *Monumenta* ne sont pas dans le commerce, mais ils sont envoyés à toutes les grandes bibliothèques du monde entier. Au cours

des siècles à venir, les chercheurs auront une source de documentation de premier ordre qu'ils pourront facilement puiser dans les *Monumenta* qui constituent par conséquent un des plus beaux titres de gloire des règnes de Leurs Majestés les Rois Fouad I^{er} et Farouk I^{er}.

Jean-Edouard Goby.

CHRONIQUE DES LIVRES.

Les *Cahiers* inédits de Montesquieu.
En relisant Balzac.

De la récente enquête de M. Max Dorvet, auprès des libraires et des bouquinistes de France, il ressort qu'on lit beaucoup plus qu'avant la guerre. — C'est un fait et un signe des temps. — Engouement subit chez certains ; retour à la vie spirituelle chez d'autres. « Tout progrès de la technique, déclare sans malice un libraire, est préjudiciable à la vie de l'esprit. L'auto, la radio, le cinéma, voilà les ennemis de la lecture. Or, en France occupée, l'automobile a disparu, les programmes de la radio et du cinéma ne sont pas ce qu'ils devraient être. Alors, on se tourne vers les livres. »

Et que lit-on de préférence ? « Les vieux livres, surtout, dit un autre libraire. Tout le monde — j'entends le monde cultivé — a repris les classiques. Les uns les relisent ; les autres les découvrent. » Et les bibliophiles, qui n'ont jamais cessé de rechercher les éditions rares, les lisent-ils ? Cela c'est une autre histoire !

Si l'on revient aujourd'hui aux classiques, autant par plaisir que par nécessité, c'est sans doute qu'ils ne révèlent tout leur sens, leurs richesses cachées ou visibles, que s'ils sont lus pour eux-mêmes, sans aucune préoccupation d'ordre technique ou

historique — et non étudiés en vue d'un examen de baccalauréat ou de licence. Si je relis Pascal, Montaigne ou La Bruyère, c'est pour acquérir une connaissance meilleure de l'homme et de ses passions, peintes en toute vérité, sans aucune outrance. Et dans le bouleversement actuel, la lecture des *Pensées*, des *Essais* ou des *Caractères* m'aide à retrouver la juste mesure des choses.

C'est ce qu'a bien compris M. Henri Guillemin, en prenant la direction des Éditions « Milieu du Monde », à Genève. Et voici déjà le premier né de cette nouvelle collection classique, *Volupté* de Sainte-Beuve, un curieux roman trop oublié, étonnante confession d'un intellectuel, qui s'exclut toujours de ses propres aventures, parce qu'il ne veut pas assigner une fin à son analyse ou à son enquête. « Livre à cent replis, écrit M. Guillemin, comme l'homme qui l'a écrit. » Et pourtant, ne savons-nous pas que son héros Amaury est son double et que sous le nom de M^m de Couaën, il désigne M^m Victor Hugo? Mais il est ainsi fait qu'il peut parcourir, sans s'y égarer, tous les dédales de sa vie sentimentale, tant il demeure soucieux d'en noter les moindres détails avec exactitude, jusque dans les plus fines nuances.

D'autre part, la « Guilde du Livre », à Lausanne, possède aussi une collection classique, les « Mémoires » de Chateaubriand, les « Rêveries » de Rousseau, le « Louis XIV » de Saint-Simon, les « Promenades dans Rome » de Stendhal. Et chez Albert Skira, à Genève, sous la direction d'Edm. Jaloux, la *Peau de Chagrin* de Balzac sera suivie prochainement d'un « Racine » en quatre volumes, selon la version même que le poète corrigea et punctua de sa main.

*
* *

En France l'édition des *Cahiers* de Montesquieu, que Bernard Grasset vient de publier avec la collaboration d'André Masson, a remis au jour un précieux manuscrit, qui fut acheté récemment aux descendants du grand écrivain à l'Hôtel Drouot, par la ville de Bordeaux. Et quelle aubaine que la découverte de ce classique inédit, pour le lecteur encore plus que pour l'éditeur, puisqu'il

peut retrouver dans un écrit nouveau toutes les qualités des anciens !

La crainte de blesser ses contemporains, qui a bridé Montesquieu avant 1789, les malheurs de la Révolution qui avaient exilé son fils à l'étranger, l'hostilité du ministre Lainé qui a empêché le baron Prosper de confier les papiers presque illisibles de son aïeul aux soins d'un érudit, tout cela — par une sorte de fatalité — a réservé à notre époque la joie de lire, la première, les hautes pensées que le châtelain de la Brède a consignées dans trois gros volumes in-quarto — vrai trésor, gardé trop longtemps clos, au détriment des Lettres.

Plus que dans *l'Esprit des Lois*, où il avait déjà donné tant de jugements personnels sur les hommes et leurs institutions, Montesquieu, dans ces *Cahiers* (1), se livre directement au lecteur, comme s'il le conviait à converser avec lui dans l'intimité et à partager ses pensées. « Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterois de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherois à l'oublier. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma patrie et qui fût nuisible à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderois comme un crime. » Ah ! quel noble oubli que celui-ci et comme l'on aimerait voir s'en inspirer tout véritable Européen !

À propos des princes qui ne doivent jamais faire d'apologie : « Ils sont toujours forts quand ils décident et foibles quand ils disputent. — Il y a une infinité de choses, écrit-il, où le moins mal est le meilleur. — Haïr l'esprit ou en faire trop de cas, deux choses qu'un prince doit éviter. » Et quelle prudence extrême, quand il parle des gouvernements : « Le meilleur de tous est ordinairement celui dans lequel on vit, et un homme sensé doit l'aimer, car, comme il est impossible d'en changer, sans changer de manières et de mœurs, je ne conçois pas, vu la brièveté de la vie de quelle utilité il seroit pour les hommes, de quitter à tous les égards le pli qu'ils ont pris. » Cependant, la

(1) Ed. Grasset. Paris 1943.

même prudence lui fait découvrir dans quel cas un changement constitutionnel est utile : « Lorsqu'un État est dans la prospérité, il ne faut point se déterminer sans peser avec les derniers scrupules tous les inconvénients. Mais lorsqu'on se trouve entouré de circonstances fâcheuses, lorsqu'on ne sait que faire, il faut agir, n'y ayant point pour lors de faute si pernicieuse que l'inaction. »

De lui-même, il nous avoue : « Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri. Je pardonne aisément par la raison que je ne sais pas haïr. Il me semble que la haine est douloureuse. Avec mes enfants, j'ai vécu comme avec mes amis... . Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme si je ne pouvais souffrir la retraite. Quand j'ai été dans mes terres, je n'ai plus songé au monde. » Et c'est précisément de son château de la Brède, en Guyenne, qu'il adresse au lecteur, comme un message de sagesse, ses meilleures pensées : « Chacun travaille sur l'esprit et peu sur le cœur... Il est bien moins rare d'avoir un esprit sublime qu'une âme grande... Cherchons à nous accommoder à cette vie ; ce n'est pas à cette vie à s'accommoder à nous. » Et cette boutade sur la condition humaine, l'auteur sachant bien que nous ne sommes pas au-dessus de l'existence : « Si j'avais l'honneur d'être pape, j'enverrais promener les maîtres de cérémonies, car j'aimerais mieux être un homme qu'un dieu. »

Si l'intelligence de Montesquieu s'insurge parfois et se montre impitoyable aux demi-valeurs, « il n'y a point de gens que j'aye plus méprisés que les petits beaux esprits et les grands qui sont sans probité », elle sait aussi se revêtir d'humilité « en nous faisant envisager la réalité de nos vices et l'imperfection de nos vertus ; on ne devient vraiment homme que lorsque l'on a appris à se juger. » Et c'est sans doute le sentiment de ses limites mêlé à celui de ses dons, qui nous rend ce grand esprit si accessible puisqu'il s'avoue dans sa supériorité même l'égal des autres mortels. Et rien ne le montre mieux que cette note ultime de ses *Cahiers*, qui nous apprennent à vivre : « Je n'ai plus que deux affaires ; l'une, de savoir souffrir et l'autre, de savoir mourir. »

*
* *

Comme certains sommets dont la hauteur décourage les grimpeurs, il semble que la grandeur de l'œuvre de Balzac éloigne plus d'un lecteur, même des premières approches.

Pour en parler, comme il convient, « en connaissance de cause »... on prend contact avec le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet* et la *Peau de Chagrin*, puis généralement, on en reste là. On sait au moins de quoi est fait le génie de Balzac, et que ce génie est certes abondant, mais par trop privé d'attrait ; prodigieux d'imagination, plus encore que d'observation, mais d'autre part naïf et lourd, trop facile de touche et suspect de goût... En somme, trop démodé ! La faveur des lettrés, j'entends des lettrés... délicats va droit à Stendhal dont le style dépouillé, l'attitude composée, la lumineuse netteté plaisent davantage, au premier abord. Ce qui joue contre Balzac, c'est à la fois son ampleur et sa diversité, que seul permettrait d'apprécier un commerce assidu, peu compatible avec le rythme fiévreux de notre vie moderne.

Par bonheur, voici peut-être l'occasion de rendre cette incompatibilité moins absolue, sans tenir compte de l'avis de Montherlant, à propos de sa bibliothèque : « Que d'œuvres classiques il faudrait élaguer et considérablement réduire pour qu'elles deviennent plus assimilables. » En effet, la Collection de la *Pléiade*, qui nous avait déjà présenté un « Verlaine » complet en un seul volume, vient de terminer la publication intégrale de la *Comédie humaine* (1) en dix tomes dont le sixième, entre mes mains, contient, outre les *Parents pauvres* et les *Employés* un nombre considérable de nouvelles, parmi lesquelles les *Secrets de la Princesse de Cadignan*, *Pierre Grassou* et un *Homme d'affaires*. Dix tomes reliés en cuir souple et d'un petit format pratique, dix tomes de mille pages chacun environ, d'un papier très mince et d'une impression serrée très lisible. De ce fait, le texte

(1) Ed. Bibliothèque de la Pléiade. Paris.

établi et préfacé par Marcel Bouteron ne se trouve pas allégé d'une seule ligne, mais combien il est rendu plus accessible ! Gobseck, Birotteau, Rubempré, Rastignac, situés ici ou là au hasard des rencontres, c'est-à-dire à des intervalles déconcertants, ne déploient plus à l'infini l'orbe de leur destinée. Ils suivent l'ordre chronologique des événements. Même les « scènes » les plus apparemment isolées, comme celles de la vie de campagne, les plus indépendantes du vaste panorama social entrepris par Balzac, prennent à être lues à leur place, par rapport à l'ensemble, un relief jusqu'alors inconnu, une saveur et une force de résonnance, qui leur donnent comme une nouvelle jeunesse.

Et voici que sous l'abat-jour rose, naissent mes réflexions, au fil de la lecture, tantôt conformes à l'opinion reçue, tantôt en marge de ce que l'on croyait savoir. D'abord des constatations générales qu'il est bon de refaire pour son compte et qui vont de la facilité du style inégal et parfois boursoufflé — « l'obscur fouillis » dont parlait Taine — à la description trop minutieuse de certains milieux, de certains personnages qui dépassent la commune mesure, au rôle trop énorme de l'argent dans l'œuvre de Balzac. Et pourtant je ne nie pas que le style aux expressions parfois vieilles — couleur du temps — soit le plus vivant dans les morceaux qu'on a le plus reprochés à l'auteur et que dans certains livres, où interviennent le baron Nucingen et la haute finance, il y ait plus que simplement la vie d'affaires. Cependant — il faut le dire — l'on souhaiterait que les constatations d'ordre négatif s'imposassent moins fréquemment à l'esprit du lecteur.

Par contre, et en plus grand nombre, des observations sensiblement moins soumises à la critique traditionnelle, sur la finesse de l'intuition dans presque toutes les nouvelles de la *Vie privée* sur l'aptitude du romancier à s'assimiler les systèmes d'idées, surtout dans *Louis Lambert* et *Séraphita*, sur la grâce de certains portraits de second plan, de certaines petites scènes dont la perfection se laisse percevoir soudain, après des pages fastidieuses. Et ce que je discerne avec le plus d'évidence, c'est combien Balzac, malgré ses prétentions à l'objectivité, était sensible au mystère et à l'infini de la nature humaine, avec quelle soif de savoir, quelle ardeur divinatrice, il poursuivait à travers

les deux mille personnages de ses nombreux romans la conquête d'une vérité, d'ordre plus spirituel que le simple sentiment de la réalité. C'est cela qu'il tentait surtout, me semble-t-il, de satisfaire par la création d'un univers imaginaire né de l'observation du monde, ce besoin de connaissance qui était en lui.

C'est cela qui devait le courber jour après jour sur la tâche géante qu'il s'était promis de mener à bonne fin et qu'il a d'ailleurs laissée inachevée.

Il importe donc de considérer, comme l'a fait M. Bouteron, tout l'ensemble de la « Comédie humaine », et non tel ou tel livre pris en particulier. Et pour me convaincre de la relativité de tout jugement de détail, je n'ai qu'à feuilleter ce sixième tome, édité par *La Pléiade*, sans m'arrêter à ces informes rocamboles qui s'intitulent la *Maison du Chat-qui-pelote*, *Sarasine* ou la *Vendetta*. Par contre, dans ce même volume, les belles pages qui me retiennent, sans même parler de la *Cousine Bette* et du *Cousin Pons* sont celles du *Bal de Sceaux* et du *Prince de la Bohême*, deux nouvelles de la même veine que les meilleures scènes de Proust, en un mot des merveilles. A quoi bon d'ailleurs comparer? L'essentiel n'est-il pas qu'un artiste nous offre ce qui lui appartient en propre, ce que nul autre que lui n'eût pu nous donner?

*
* *

Suis-je le seul, en Égypte, à avoir pensé, l'année dernière, au centenaire de la « Préface » de Balzac, celle qui annula et remplaça toutes les précédentes? Dès 1841, en effet, l'auteur de la *Comédie humaine*, avait entrevu nettement le plan général, le titre et l'ordonnance totale de son œuvre. Et l'année suivante, il consigna sa décision dans la grande préface à dix-sept pages qu'il rédigea en juillet 1842. C'est donc, que je sache, à cette date que l'idée d'un roman cycle sur la vie d'une époque s'introduisit dans la littérature française.

Si Brunetière vantait Balzac de cette bonne fortune qui est celle d'un écrivain dont le nom reste « inséparable de l'histoire d'un genre », nous le vanterions encore plus volontiers d'être

inséparable de l'histoire de son temps puisque ceux de ses romans les plus méticuleusement réalistes, sont aujourd'hui de l'histoire, tant ils sont imbus de l'atmosphère du temps. Restauration ou Monarchie de Juillet — y compris les souvenirs de vieilles gens et ceux de la jeunesse de l'auteur —, tant la physionomie des divers quartiers de Paris que celle de la province française, avec ses nouveaux métiers et ses particularités locales. Lisez les « Galeries de bois » dans *Illusions perdues*, les Marais salants » dans *Béatrix* et dites-moi quelles images de Paris et de la province valent celles-là ?

Créateur d'une humanité de petites gens en même temps qu'observateur des modifications, survenues dans le grand monde, « fresquiste » de premier ordre quand il peint des ensembles, Balzac s'est aussi plu — presque amusé — à des tableaux d'intérieur ou de plein air, avec les détails et les complaisances d'un peintre de chevalet. C'est alors l'artiste, de plus en plus, qui m'apparaît en lui et que je n'avais point encore aperçu avant de lire ou de relire, en sa totalité, un dixième environ de son œuvre complète.

Jean DUPERTUIS.

“AL CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL: au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
15, Rue KASR EL-NIL, 15

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

VIENT DE PARAITRE

Aux éditions de «LA REVUE DU CAIRE»

LA VÉRITÉ
SUR
LA RELIGION EN U.R.S.S.

D'APRÈS LES DOCUMENTS
ORIGINAUX DU PATRIARCAT DE MOSCOU
TRADUITS DU RUSSE.

PRIX P.T. 38

Présence de la France

(ou Lettres à des Français)

par

JACQUES ROGUÉ

« Je voudrais que ce livre soit largement répandu »

Gouverneur Général EBOUÉ

PRIX P.T. 18



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.